

380

93

Hist. Eur. P.

380

~~234~~







Hist. Europ.

Histoire

HISTOIRE DES PROMESSES ILLUSOIRES

Depuis

La PAIX des PIRENEES.



A COLOGNE,
Chez LOUIS CLOU-NEUF.

1684.

HISTORIE

1774

WILHELM

LEIBNIZ

1774

1774



Bayerische
Staatsbibliothek
München



A U
LECTEUR.

J'ay deux choses a te dire,
Ami Lecteur, l'une que ce
Livre a esté fait par un veri-
table François, & qu'ainsi l'on
auroit tort de l'attribuer à quel-
que Etranger mal intentionné
pour la France ; c'est de quoy je
t'avertis, pour t'empêcher de
croire que la passion ait guidé la
plume de l'Autheur. C'est plû-

Au Lecteur.

tôt , à ce qu'il m'a protesté luy
mesme , dans la veüe de se ren-
dre sçavant dans l' Histoire du
temps , qu'il s'est donné la peine
de tracer ces Relations que je
donne au Public. L'autre chose
que j'ay à te dire , & que je te
prie de trouver bonne , est que je
me sens indispensablement obli-
gé de declarer à ma Patrie ce
que l'on fait chez ses Voisins
pour la faire changer de Maî-
tre , ou du moins pour luy don-
ner un autre face , en luy faisant
perdre sa liberté. Cecy paroist
si naturel que je ne pense pas ,
qu'on doive trouver estrange
mon

Au Lecteur.

mon entreprise. Je te diray encore, quoy qu'il ne t'importe pas beaucoup, que j'ay reçu ce que je te donne icy, de la propre main de l'Auth eur, qui a fait quelque séjour en cette Ville, dans l'esperance de se voir avancé dans les Troupes que S. A. Electorale veut mettre sur pié pour la deffense de l'Empire; mais voyant que l'on luy forme de grandes difficultez aussi bien qu'ailleurs à d'autres qui voudroient se mettre à couvert de l'orage, il s'est lassé d'attendre & me disant adieu, il m'a baillé son manuscrit en

Au Lecteur.

échange de quelques livres. Je le donne comme je l'ay receu, sans y ajouter ni diminuer. Ceux qui prendront la peine de le lire verront comme les François ne negligent rien pour se mettre en credit dans toutes les Cours de l'Europe, & que ce n'est pas la Hollande seule qu'ils taschent d'amuser par des Promesses Illusoires, pour emporter sans que personne bouge ce qui leur reste a prendre dans le Pais-Bas, & peut estre, passer outre s'ils ne trouvent point d'obstacle.



HISTOIRE

DES

PROMESSES

ILLUSOIRES

Depuis la Paix des Pirenées.

IL n'y a personne qui ne sache aussi bien qu'il y a eu depuis long-temps deux puissances dans l'Europe, à l'abry desquelles les autres Etats vivoient en repos, & assurance. On fait aussi que ces deux puissances sont la France, & l'Espagne, qui recevoient pareillement du secours des autres Etats, afin que ses deux Couronnes demeurassent comme dans un équi-

libre si neceffaire à tout le monde. On ne fouffroit donc point que l'une s'accrût au préjudice de l'autre, tellement que si l'Espagne formoit quelque entreprise, auffi tost tous les Princes voifins se declaroient en faveur de la France, si auffi la France vouloit faire des conquêtes, ces mefmes Princes ne manquoient pas de s'y oppofer, & diminuoyent ainfi le pouvoir de celle qui commençoit à leur devenir fufpecte.

Ce fut par une Politique si fage, que les affaires de la France se rétablirent ~~après la mort de Louis XII~~ ^{après la} prise de François premier. Car le Roy d'Anglet. qui avoit déjà une armée Navalle toute preste de faire defcente dans ce Royaume rempli de defolation & d'effroye par la prise de fon Monarque, fut le premier à proposer une ligue contre Charles quint, & tous les Princes d'Italie y eftant entrés, ils obligerent l'Empereur de faire la paix, & de relacher

cher son prisonnier, qui avoit esté conduit de pisqueton à Madrid à des conditions beaucoup moins avantageuses, que celles qu'il s'étoit promises apres la victoire.

Ce fut aussi par une Politique si sage, que les Princes d'Allemagne souffrirent sans s'y opposer, que les François qui s'estoient emparez par surprise de Mets, Thoul, & Verdun, les gardassent. Car quoy qu'ils eussent sujet de tout apprehender de cette nation, qui n'est que trop entreprenante sur ses voisins, comme elle estoit néanmoins assez embarrassée alors à se deffendre contre la maison d'Austriche, ils songeoient plutôt à s'en faire un appuy contre cette mesme maison, qui aspiroit depuis longtemps à la Monarchie universelle, qu'à craindre qu'elle devint un jour si puissante, qu'elle eut dessein elle mesme de les opprimer.

Cette conduite dura tant que

l'on vit les Espagnols dans un estat florissant. C'est pourquoy ces mesmes Princes, au moins une grande partie, virent encore avec plaisir, que la France eut beaucoup augmenté ses forces par la prise de la Rochelle, qui servoit le plus souvent d'azile aux mécontents, aussi bien que de rempart aux gens de la religion reformée. Mais comme les gens de la religion en abusoient, s'il faut ainsi dire, en y donnant retraite aux factieux, Dieu les voulut punir, pour leur apprendre une autrefois, qu'il ne faut point mêler les choses divines aux prophanes. Cependant le Maréchal de Bassompierre qui voyoit plus loin que beaucoup d'autres, dit une assez bonne rencontre la dessus. Car estant un jour en débauche avec quelques uns de ses amis, temps auquel on decouvre ordinairement ce qu'on a de plus secret sur le cœur, il leur dit fort serieusement qu'il croyoit

croyoit qu'ils feroient affés fous de prendre la Rochelle ; ce que j'impute non pas au deffein qu'il eut de remuer , mais à la prévoyance qu'il avoit , que cette prise feroit auffi funefte aux voifins de la France , qu'elle eftoit fatale à ceux de la religion reformée. En effet on peut dire que c'est là le premier pas , par où les Rois de France ont monté à cette fupreme grandeur , qui les fait redouter aujourd'hui de toute l'Europe. On peut dire auffi que la plus grande faute que les Holandois ayant jamais faite dans la Politique , c'est de n'avoir pas en ce temps là affisté ceux de leur communion , qui leur pourroient rendre la pareille aujourd'hui. Mais c'est affurement qu'ils confideroient cette ville , comme une ville rebelle , & qu'ils ne croyoient pas qu'il fut permis , comme il eft aujourd'hui , où du moins comme

il se pratique, de preferer ses interêts à tout ce qu'il y a de plus sacré.

Quoy qu'il en soit, comme on estoit bien éloigné de croire que la France dut estre jamais s'y puissan-
te, qu'elle songeat un jour à entre-
prendre sur la liberté de ses voisins,
on vit encore avec plaisir, le soin
que prenoit le Cardinal de Riche-
lieu, de rabbaïsser la couronne d'Es-
pagne. Et on estoit mesme fasché
que les conspirations qui se faisoient
à tous momens contre luy, & qui
renaissoient comme la teste de l'Y-
dre, l'empeschassent souvent de
réussir dans ses desseins.

Ce fut encore par ces mesmes
raisons, que tous les Princes bien
loin de s'opposer aux intrigues se-
cretes, que ce ministre faisoit pour
oster la couronne de Portugal au
Roy d'Espagne, qui l'avoit en-
vahie sur la maison de Bragance,
estoit bien aises au contraire que
cette affaire s'acheminat heureuse-
ment.

ment. J'ay lû dans un manuscrit fort curieux, que tous les Princes d'Italie luy fournirent de l'argent pour cela, & que la chose s'estant terminée comme ils le desiroient, ils ne purent s'empêcher d'en témoigner leur joye publiquement; tellement que le Roy d'Espagne l'ayant seu, il ne manqua pas de leur en faire faire des reproches. Cependant le succès fit voir, que si cela avoit afoibli en quelque façon les forces de cette Couronne, cela ne les avoit pas toutesfois si fort abbattues, qu'elle ne fut encore capable de tenir la balance qu'on demandoit dans l'Europe.

On se confirma encore dans cette opinion longtemps après que le Roy d'Espagne eut perdu le Portugal. Car sans parler de la guerre de Flandres, qu'il soutint si longtemps contre les Hollandois, en quoy il faut tomber d'accord néanmoins qu'il ne remportat pas un

grand avantage , il est constant , que quoy qu'il eut affaire tout en un temps même aux François , & aux Portugais , il se deffendit si bien contre les uns , & fit de si grandes conquestes contre les autres , que si les Anglois ne s'en fussent mêlés , il auroit remis ceux cy facilement sous le joug.

Cette égalité entre la France , & l'Espagne , dura jusques en l'année 1656. Si ce n'est qu'on veuille dire que la France estoit bien plus bas , que l'Espagne , aux années 1648 , 1649 , jusques en l'année 1652, 53 pendant lesquelles elle fut à deux doigts de sa perte. Car ce fut pendant l'espace de ces quatre années , qu'on vit arriver tant de choses extraordinaires , & que la posterité aura peine à croire , principalement quand on comparera le commencement du regne de Louis XIV. qui a esté rempli de si grandes désolations , avec les suites de ce
même

mesme regne, qui ont esté accompagnées d'un si grand bonheur, & d'une si grande puissance. Car pour faire comprendre tout cela en deux mots, il me suffira de dire que le Roy fut réduit une fois dans les commencemens de son regne, à n'avoir que deux poulets à son dîner, & qu'aujourd'hui, sans parler de sa Table, qui est servie comme doit estre servie la Table d'un grand Roy, tout le reste y est dans une magnificence & dans une profusion si extraordinaire, que chacun est obligé d'avouer qu'il n'y a que le Roy de France, qui puisse faire tout ce qu'il fait aujourd'hui.

Mais sans m'éloigner d'avantage de mon sujet, je dis donc que l'égalité entre les deux Couronnes subsista jusques en l'année 1656, auquel temps les François commencerent à se rendre si redoutables en Flandres, que les autres puissances
appre-

appréhenderent que l'Espagne ne succombast à la fin si la Guerre duroit encore seulement cinq ou six ans.

Les années 1657, & 1658, furent encore plus mal heureuses aux Espagnols, qui se virent dépouiller pendant ce tems là de leurs meilleures Places, si bien qu'on commença à reconnoître, que s'ils avoient encore quelque chose en Flandres, ils en avoyent toute l'obligation aux guerres civiles de France, qui luy avoit fait tourner ses armes contre elle même, au lieu de les tourner contre ses ennemis. Car enfin en ce temps là, il luy eut esté plus facile qu'au jourdhuy, de faire des entreprises, parce que personne n'estant encore persuadé de sa puissance, la regardoit faire sans s'en allarmer. On croyoit même qu'elle avoit obligation de la plus grande partie de ses heureux succès, à l'Alliance qu'elle

qu'elle avoit avec l'Angleterre, qui l'assistoit de grandes forces, & par mer & par terre, ainsi loin qu'on en prit de l'ombrage, on estoit bien aise quelque fois de luy voir humilier une nation, qui s'estoit renduë odieuse à toutes les autres par sa vanité. Car l'on voit même, aujourdhuy, quoy que l'Espagne soit reduitë à une si grâde necessité, qu'elle est la fable de toute l'Europe, que elle ne laisse pas de conserver toujours le même esprit, jusques là que le Secetaire de Mr. de Fuen Major disoit publiquement à la Haye, il n'y a pas bien long temps que les François songeroient à deux fois, devant que d'entrer en Flandres, parce qu'ils savoient que leurs Places estoient mieux munies qu'elles n'avoient jamais esté. Adjoutant mille autres fanfaronnades, que je ne diray point, parce que ces sortes de choses sont si fades d'elles mesmes, qu'elles ennuiënt plustost le

Lecteur

Lecteur, qu'elle ne les divertissent. Cependant je diray icy en passant que quand les François sont véritablement entrés en Flandres & qu'on a commencé à vouloir faire supputation des forces que les Espagnols avoient pour garnir leurs Places, & pour mettre en campagne contr'eux, ils s'est trouvé qu'ils ont environ seize mille hommes distribués en plusieurs régimens, dont il y en a une grande partie qu'on prendroit plutôt pour des pauvres, que pour des Soldats. On peut juger après cela si leurs fanfaronnades sont bien fondées, & si un si petit nombre de troupes suffit pour garder plus de trente Places qui leur restent encore dans les paisbas, & pour opposer aux François, qui sont déjà pres de quarante mille hommes, & qui grossiront leur armée tant que bon leur semblera.

Mais laissant à part toutes ces choses pour continuer celles que
j'ay

j'ay déjà commencées, je diray que dans le temps que la France pouvoit se promettre la conquête de toute la Flandre, comme j'ay remarqué cy devant, elle se porta à faire la paix, ce que j'attribueray a plusieurs choses, en premier lieu, à la jalousie qu'elle commençoit à concevoir des anglois, avec qui il falloit partager ses conquêtes.

Car il luy auroit fallu donner Donquerque, qui est comme une clef de la France, & il n'estoit pas de son interêt de desirer à son voisinage, une puissance qui luy avoit été si funeste; en second lieu, à l'envie qu'avoit le Card: Mazarin, premier ministre de cette Couronne, de passer le reste de ses jours en repos, & de donner quelque relache à la France, qui en avoit bon besoin, après avoir esté tourmentée non seulement par une guerre si longue, mais encore par quantité d'Edits de l'invention de ce même,

Car-

Cardinal, qui ne s'estoit pas soucié de ruiner les peuples, pour veû qu'il put avoir de quoy marier ses Nièces avantageusement. En troisiemes lieu, pour retirer le Roy d'un amour qu'il avoit pour une de ses Niépces, qui est aujourd'hui Madame la Connestable de Colonne. Car quoy que ce Cardinal eut volontiers donné toutes choses, pour que le Roy l'eust épousé il n'osoit pas l'entreprendre néanmoins, veû principalement que la Reyne Mere s'y opposoit, & que toute la France d'aillieurs se fut soulevée contre une Alliance si indigne, & si honteuse. Cependant comme la paix ne pouvoit pas estre faite si tost, ny par consequent le mariage du Roy, qui devoit estre l'ouvrage de la paix, le Cardinal Maria sa Nicce en Italie, & elle dit au Roy qui pleuroit, lors qu'elle estoit sur le point de son depart, vous dites que vous m'aymés, je vous vois pleurer,

rer, vous estes Roy, & cependant vous me laissez partir. Voulant dire par là, que s'il l'eut bien aymée, il ne tenoit qu'à luy de rompre son voyage.

Le Roy fut chagrin quelque temps de la perte qu'il avoit faite de Madame de Colonne, & pour luy oster cet amour de la fantaisie, le Cardinal le mena à Lion où Madame Royale, qui estoit Tante du Roy, se rendit avec sa fille, qu'on parloit de marier avec sa Majesté. Quand Madame Royale eut salué le Roy, le Roy luy rendit sa visite, & fut voir Mademoiselle de Savoye, qui estoit devant son miroir, qui se coëffoit elle avoit les cheveux fort beaux, & parut fort belle au Roy en cette posture, tellement que le Roy l'ayant reveüe depuis, comme il estoit assez susceptible pour les belles personnes, il oublia insensiblement Madame de Colonne, & commença d'aimer Mademoiselle de Savoye. Ce-

Cependant les Espagnols sachant que l'Alliance de Savoye pourroit bien se faire, s'ils n'y donnoient ordre, promptement, & que ce seroit peutestre un obstacle à la paix, qu'ils desiroient tout au moins autant que pouvoit faire le Cardinal Mazarin, ils dépêcherent Pimentel à Lion, qui y ariva incognito, & qui y fut même longtemps sans que personne le seut, excepté le Cardinal, à qui il fit dire, qu'il estoit venu pour remettre sur le tapis le Mariage de l'Infante d'Espagne, qui avoit esté proposé, il y avoit déjà longtemps de la part de la France mais à quoy l'Espagne n'avoit pas voulu entendre en ce temps là, prevoyant bien, comme il est arrivé depuis, qu'au lieu de conclurre par là une paix seure, & durable, ce seroit un jour un sujet de nouvelle broüillerie entre les deux Couronnes. Le Cardinal sachant son arrivée, luy envoya Mr. de Lionne,

Lionne , pour conferer avec luy les propositions qu'il avoit à faire, & les deux ministres subalternes ayant ébauché un traité, le Roy eut l'honesteté d'avertir Mademoiselle de Savoye de ce qui se passoit, luy avouant de bonne foy, qu'il seroit obligé pour le bien de la paix de renoncer à l'Esperance dont il s'estoit flatté de la posseder, cependant qu'il luy donnoit sa parole, qu'en cas que le traité ne s'achevat pas, il n'en épouzeroit jamais d'autre.

Cette promesse consola en quelque façon Mademoiselle de Savoye, qui estoit affligée au dernier point de la venue de Pimentel. Mais tandis qu'elle faisoit peut estre des vœux, pour que le traité put échoüer, le Ciel en disposa autrement. Car le Cardinal Mazarin, & Dom Louis de Haro, s'étant rendus dans l'isle de Bidassoa, autrement l'Isle des Faifans, convinrent en-

entr'eux des choses dont de Lionné & Pimentel, n'avoient pu tomber d'accord, après quoy Mr. le Maréchal de Grammont fut envoyé en Espagne, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, pour épouser l'Infante par procuration.

Cette Ambassade fut fort superbe. Mais elle eut cela de particulier, que le Marechal de Grammont, qui estoit un homme d'esprit, s'avisa d'aller en poste en Espagne, avec un nombre de grands Seigneurs, s'imaginant que cela conviendrait bien à l'Ambassadeur d'un jeune Prince amoureux. Le Roy d'Espagne sachant qu'il avoit pris la résolution d'ariver en cet équipage, envoya le Comte de Taxis grand Maître des postes du Royaume au devant de luy, qui luy fournit des chevaux de poste pour luy, & toute sa suite, qui estoit composée de cinquante Gentilshommes de marque, & de quelques autres
per

personnes de moindre considération. Le Roy d'Espagne le fit deffrayer sur toute sa route, où on luy fit autant d'honneur, que si c'eut esté le Roy de France luy mesme. Et après qu'on luy eut donné en passant à Burgos, le plaisir du combat des taureaux, il arriva à Madrid sur le soir, & on fut obligé d'Allumer des Flambeaux pour le voir passer, ce qui faisoit que sa suite, qui estoit magnifique, en brilloit encore davantage.

Le Roy d'Espagne l'envoya recevoir à l'entrée du palais par une personne des plus qualifiées de sa cour. Un autre vint au devant de luy au bas de l'escalier, & un autre à l'entrée de la table des Gardes. Et ils estoient tous accompagnez des plus grands Seigneurs d'Espagne, qui s'estant tous rassemblés dans la salle des Gardes, le conduisirent au milieu d'eux, à laudiance du Roy, qui l'attendoit sous un daix en bro-

B

derie

d'or, ayant autour de luy, tous les grands d'Espagne, qui n'avoient rien épargné pour paroistre dans toute leur magnificence aux yeux des François.

d'Abord que le Roy vit entrer le maréchal de grammont, il s'avança trois pas au devant de luy, luy temoignant la joye qu'il avoit de son voyage, & luy demanda des nouvelles du Roy & de la Reine Mere, qui estoit sa sœur. Le Marechal de Grammont, après avoir remercié le Roy de sa civilité, luy exposa pourquoy le Roy son Maistre l'avoit dépéché vers luy, ensuite dequoy il fut chez la Reyne, où après luy avoir fait son compliment, il rendit à l'infante qui estoit à costé d'elle, sous le mesme daix, un lettre du Roy de France qu'il luy donna le temps de lire, après quoy il l'entre tint toujourns decouvert, pour luy temoigner qu'il commençoit à parler à sa Reyne.

Cette

Cette cérémonie achevée, le Roy d'Espagne resolut d'estre luy mesme le conducteur de sa fille. Et après qu'il eut assuré le maréchal de Grammont, qu'il se rendroit dans peu sur la frontiere, le Maréchal, prit congé de luy, & vint rendre conte a son Maistre de ce qu'il avoit fait en Espagne, à qu'elques jours de là, le Roy d'Espagne arriva avec l'infante, & les deux Rois s'estant veus, & embrassés, l'infante fut remise entre les mains du Roy de France, qui l'avoit déjà épouzée en Espagne par procuration.

Cette Alliance fit jouir toute l'Europe d'une tranquillité profonde pendant six, ou sept ans si l'on en excepte la republique de venise, qui fut en guerre avec le Turc, aussi bien que l'Empereur. Le Roy de France assista l'un, & l'autre, ce qui donna beaucoup de réputation à ses armes. Charles François s'es-

tant trouvés en présence des Turcs, quand ils entreprirent de passer le Raab, les repousserent si bien, que quoy qu'ils eussent esté secondés par les imperiaux, ils ne laisserent pas de remporter la Principale Gloire de cette journée.

Il s'éleva encore quelques petits troubles dans la chretienté, comme entre les anglois, & les Provinces Unies, comme aussi entre cette republique, & Bernard galen Evefque de Munster. Mais la France agit encore en ces deux rencontres là, comme si elle eut esté plus aise d'assoupir tous ces differens, que de les exciter. Car quoy qu'elle eut pris parti dans la Guerre tantost pour les uns, tantost pour les autres, elle s'y comporta neanmoins de maniere, que l'on ne pouvoit dire, que ce qu'elle en faisoit, fut à dessein de profiter de ces desordres.

Jusques là son ambition n'avoit
point

point encore paru, non plus que sa mauvaife foy, si ce n'est qu'on veuille dire que c'estoit en faire paroistre assés, que d'assister en secret le Portugal, au préjudice de ce qu'elle avoit promis si solemnellement par le Traitté des Pirenées. Cependant comme il n'estoit pas de l'intrest de toute l'Europe, que les Espagnols se rendissent Maistres de ce Royaume là, il se trouvoit encore des gens qui excusoyent son procédé soit qu'ils crussent que cela fut permis selon les loix de la Politique, ou que leur propre interest le leur fit croire.

La premiere étincelle qui parut de son ambition, qui est prest aujourd'huy de consumer toute l'Europe, fut en l'année mille six cents soixante sept, ou sans se soucier, ny de la foy des traittés, n'y des obligations du sang, elle songea à depouiller le Roy d'Espagne, qui estoit encore dans une pleine mino-

rité, de ses Provinces des pais bas. Neanmoins comme elle n'osoit entreprendre la Guerre, sans avoir du moins un pretexte pour l'entreprendre, elle fit courir un manifeste tant dans le pais bas, que dans les autres Etats voisins, par lequel on tachoit d'insinuer, que la Reynne de France qu'on avoit fait renoncer par le Traité des Pirenées, à tout ce qu'elle pouvoit pretendre, tant dans les successions écheuës, que dans celles à écheoir, n'y avoit pu renoncer valablement, n'y le Roy pour elle, puisqu'outre qu'elle estoit mineure, ce n'estoit que pour complaire au Roy son pere, qu'elle l'avoit fait, qui avoit exigé cela de force. A legard du Roy, on soutenoit aussi que quelque renonciation qu'il eut faite, cela ne l'engageoit à rien, parce que par les loix du Royaume, les Roys ne pouvoyent rien faire sans le consentement du parlement de Paris, qui avoit refusé
de

de verifier le Traité des Pirenées, voyant qu'il estoit si desavantageux à Mr. le Dauphin, qui devoit estre un jour heritier de la Rêyne sa mere. On inferoit par toutes ces raisons, que le Roy estoit en droit de porter ses armes en Flandres, amoins que l'Espagne ne luy fit justice sur ses pretentions, qui s'étendoient sur tout le Brabant, & sur les meilleures Places des autres Provinces des pais bas. Et cela fondé, sur ce qu'il y avoit une ancienne coutume dans les lieux, d'où ressortissoient toutes ces prétentions, par laquelle une fille d'un premier liêt, excluoit les enfans d'un second liêt même à l'égard des masles.

D'abord que ce Manifeste parut au jour, comme il estoit composé par un habile Advocat de Paris, il fit qu'elque impression sur l'Esprit des peuples, & principalement des Flamans, qui quoy qu'ils n'aimassent pas les François, eussent esté

plus aises de tomber sous leur domination , que de se voir tous les jours exposés à leurs armes. Mr. le Baron d'Isola fort affectionné à la maison d'Autriche , qui l'Employoit en des négociations importantes, mit la main en mesme temps à la plume , pour desabuser les peuples ; sachant qu'une plus longue prévention estoit capable de produire de méchans effets. Enfin ayant composé une petit livre, pour servir de réponse à ce que l'Advocat de Paris avoit avancé , l'intereft d'Espagne y estoit si bien soutenu , que si cette Couronne avoit eu des Soldats qui l'eussent aussi bien defendüe qu'avoit fait le Baron d'Isola, elle se seroit mocquée de tous ses ennemis.

Cependant comme ce n'estoit pas par là que se devoit terminer cette querelle , mais à la pointe de l'épée, le Roy de France entra en Flandres , à la teste d'une Armée

Florif-

Florissante , & la Reyne le suivit dans ce voyage, parce qu'il croyoit, qu'estant du sang des souverains legitimes de ces Provinces, les peuples n'en feroient pas paroistre tant d'averfion pour les François. Il prit d'Abord Charles Roy, qui ne fit pas grande resistance, la Place n'estant encore qu'à Moitié bastie. Puis estant entré dans le cœur du pais, il s'empara de Tournay, Ats, Courtray, Oudenarde, & de quelques autres Places de moindre importance. Le maréchal d'aumont qui commandoit un camp volant du costé des villes Maritimes de Flandres, se saisit aussi de quelques Places fortes, après quoy le Roy mit le Siege devant l'Isle, qui est la Capitale de sa Flandres Gallicane.

Les l'Espagnols estoient déjà si foibles, que leurs Places n'avoient pas la moitié des Garnisons qu'il leur falloit pour se bien deffendre. A legard de l'Isle, ils l'avoient un

peu mieux pourveüe & comme la conservation leur estoit d'une grande conséquence, ils retirèrent quelques Garnisons des Places les plus éloignées, & qu'ils croyoient en seureté, dont ils formerent un petit corps d'armée avec quoy ils se résolurent de secourir cette ville, le Roy Sachant qu'ils estoient en campagne, Manda au Marquis de Crequi qui commandoit quatre ou cinq mille chevaux du costé des ardenes, de se rendre incessamment auprès de luy. Le Marquis de Crequi ayant receu des ordres si pressans Marcha jour & nuit pour y obier, & n'ayant qu'un petit corps & encore tout de Cavalerie ce qui n'est pas si embarrassant qu'une grande armée qui traîne après soy beaucoup d'Equipage, il fit tant de diligence qu'il arriva à l'Armée du Roy trois jours après avoir receu ses ordres.

Le Roy qui n'epargnoit rien en
es.

espions ayant su que le Comte de Marfin à la teste des troupes d'Espagne s'avançoit aussi de son costé, détacha le Marquis de Créqui avec un corps de Cavalerie & d'Infanterie, pour aller occuper un passage; les plus braves de la Cour demandoient à estre de ce détachement, croyant bien qu'on y jouëroit des couteaux, mais le Roy retint leur ardeur & les obligea à demeurer au Siege, qu'il poursuivit cependant sans donner aucun relasche à l'ennemi. Marfin qui avoit marché d'abord à grandes journées, sachant que le Marquis de Créqui, s'estoit emparé d'un passage qui estoit le seul par où il pouvoit secourir l'Isle, sentit rallentir son courage d'autant plus que le poste estoit avantageux à l'ennemi & qu'il ne pouvoit entreprendre de l'y forcer, sans se mettre luy & son Armée en un danger tout évident. Cependant il ne laissa pas des'avancer, & es-

tant arrivé à trois quarts de lieüe du Marquis de Créqui, il planta son camp dans un lieu fort d'affiette, Mais qui ne luy semblant pas encore affés fort il le fortifia par de bons retranchemens mais à peine ses Soldats avoient ils mis la main à l'œuvre, que le Roy qui s'estoit rendu maistre de l'Isle par composition, fit passer des Troupes, au milieu de la Ville, ce qui leur abregeoit bien du chemin, & s'estant mis luy même à leur teste, il prit le Marquis de Créqui en passant & fût attaquer l'ennemi qui se prepara de son costé à le bien recevoir. Marfin qui estoit homme de guerre croiant d'abord qu'il n'avoit a faire qu'aux Troupes du Marquis de Créqui receut bravement les premieres Troupes qui s'avancerent pour forcer ses retranchemens, mais comme il entendit les Tambours des Mousquetaires dont il favoit la marche, & qu'il vit d'aillieurs la

mai-

maison du Roÿ qui estoit reconnoissable à la dorure qu'elle avoit, ce que n'avoient pas les autres Troupes, il fit sonner la retraite & tacha qu'elle se fit avec le moins de confusion qu'il seroit possible; mais les François s'élançant dans ses retranchemens d'autant plus facilement qu'il n'y avoit plus personne pour les garder, se jetterent sur son Arrieregarde, ou ils mirent un grand desordre. Marfin y accourut en diligence & comme il faisoit également le devoir de capitaine & de Soldat, tantost en donnant ses ordres, tantost en combattant luy mesme lors qu'il se voioit pressé, peu s'en fallut qu'il ne tombat entre les mains de l'ennemi par la faute de son cheval qui s'estant cabré le renversa par terre. Enfin les Espagnols lascherent tout à fait le pied, & il y en eut cinq ou six cents de tués sur la place, deux cents qui moururent de leurs blessures, & trois ou quatre

cents prisonniers on présenta au Roy six drapeaux & deux étandards qui avoient esté pris dans le combat & le Roy recompensa ceux qui les luy presenterent.

A prés la deffaite de Marfin le Roy marcha contre la Ville d'Alost, qui quoy qu'elle ne fust pas de grande deffense ne laissa pas de causer de la perte à l'ennemi, en effet les François tout glorieux de la prise de l'Isle & du succès du combat qu'ils avoient donne contre les Espagnols, se presenterent en plein jour devant la Ville à la portée du Mousquet, mais devant qu'ils se fussent mis à couvert on leur tua beaucoup de monde sans compter les blessés qui estoient en aussy grand nombre. La tranchée estant ouverte & les Batteries dressées qui commençoient à foudroier la ville, elle se rendit au Roy qui y laissa garnison, ce qu'il auroit peu faire au commencement de la campagne, sans

sans qu'il luy en eut couté un seul homme, car il avoit trouvé cette place abandonnée, mais il n'avoit pas crû qu'elle fut de si grande consequence qu'elle estoit, ce qui ne se connoit que trop maintenant, puisque c'est aujourd'huy le sujet de la guerre dont nous sommes menacez; pour ne pas dire le pretexte. Après la prise d'Alost le Roy se retira à Arras ou la Reyne l'attendoit, & il reprit de là le chemin de St. Germain en laye qui estoit le lieu où il faisoit son séjour.

Les heureux succès que le Roy avoit eus pendant la campagne, joint à cela l'Estat pitoiable ou estoient les Espagnols qui ne pouvoient pas mettre dix mille hommes ensemble, fit penser aux Princes, voisins qu'il estoit de leur interest des'opposer de bonne heure, à ce que la France ne s'aggrandit pas d'avantage, ainsi poussez du même esprit qui leur avoit fait tant de fois pren-

prendre le parti de la France contre les Espagnols , ils prirent alors le parti des Espagnols contre la France. Le Roy d'Angleterre le Roy de Suede & les Hollandois firent un traité ensemble qui fut nommé la triple Alliance, par lequel ils s'unirent non pas pour allumer le feu qui n'estoit déjà que trop ardent, mais pour tacher de l'Esteinde & en cas que l'un des deux Couronnes s'obstinat à la Guerre, il estoit stipulé qu'ils se Declareroient contre'elle , clause qu'ils avoyent apposée exprés pour ne pas irriter la France , en temoignant que ce traité n'avoit esté conclu directement , que pour s'opposer à son ambition. Mais la France qui savoit ce qu'elle en devoit juger en fut si outrée, & particulièrement contre les Hollandois , qu'elle accusoit d'avoir fait signer ce traité aux autres, qu'elle résolut de s'en venger en temps & lieu , Cependant
com-

comme elle n'estoit pas assez forte pour résister toute seule a ces trois puissances, elle fut obligée de promettre qu'elle mettroit les armes bas, si l'Espagne vouloit consentir de son costé qu'elle demeurat en possession de ses nouvelles conquestes. A la reserve d'aloft qu'elle offroit de rendre. Les Espagnols ne vouloyent point d'abord entendre parler de ce traité, & n'estoient pas résolus de permettre que le droit de bienséance s'établît ainsi à leur préjudice, mais deux choses leur firent changer bientoft de résolution, l'une que pendant qu'on faisoit à parler d'Accommodement, la France s'estoit emparée tout d'un coup de la Franche comté, l'autre qu'une des trois puissances commençoit comme on dit à branler dans le manche, ayant esté gagnée par l'argent de France, auquel elle estoit plus sensible qu'à ses veritables interêts. Les Ministres de

de Hollande qui estoient emploiez à ce traitté savent si j'impose rien contre la verité, & je fai que ce furent eux qui commencerent à s'appercevoir les premiers d'un cōmerce si honteux. Les Espagnols consentirent donc que le Roy Retint les Places qu'il avoit prisés à la reserve de la Franche comté, & de la comté d'Alost qu'il avoit déjà promis de leur restituer.

Aureste il faut savoir que la Franche comté avoit esté conquise en huit jours, mais ce qui avoit rendu cette conquête si facile c'est que la France avoit Gagné le Gouverneur qui se Retira à Paris après avoir fait ce beau marché avec elle, mais comme on ayme beaucoup mieux la trahison que les Traistres, je crois qu'on ne luy tint qu'une partie de ce qu'on luy avoit promis, du moins me le suis je laissé dire par quelqu'un qui croyoit le bien savoir. Cependant ceux qui s'em-

plo.

ployoiēt pour la faire, firēt refoudre les Espagnols à consentir au traitté, de la maniere qu'il avoit esté proposé devant la prise de la comté, ils firent savor à la France qu'il ne Tiendroit plus qu'à elle qu'on ne conclut la paix. La Francē hesitoit de rendre une si belle Province, mais estant nécessaire ou de se refoudre à la Guerre ou d'en passer par là, elle choisit le parti qui luy sembloit le plus Avantageux pour elle, qui fut de rendre cette nouvelle conquēste avec la comté d'Allost, selon qu'elle en estoit convenue. Ainsi la paix fut rendue à l'Europe par l'Entremise des Hollandois Particulierement, qui firent voir en cette rencontre, comme ils font voir encore aujourdhuy, une Fermeté digne de leur grand courage.

Mais avant que je passe plus avant, il faut que je die icy une villenie que fit alors la France que la
Pos-

Posteriré aura peine à croire , & que je ne croyros pas aussi moy même , si je ne l'avois veüe de mes yeux. Il estoit porté par un Article du traitté que tout ce qui se trouveroit sur les terres de France au jour de la Ratification de la paix luy appartiendrait , & que ce qui se trouveroit Pareillement sur les terres d'Espagne appartiendrait à la Couronne d'Espagne , la France voulant donc que cet Article tournat à son avantage fit mettre la coignée dans un bois de haute fustaie qui estoit sur les terres d'Espagne avant que la Ratification fut venue , & le fit transporter sur ses terres , afin que quand la Ratification viendrait , elle put en disposer comme bon luy sembleroit. J'appelle à témoin Mr. le Duc d'Arfchot ou Mr. le Prince de Chimay pour dire , si jedis rien icy contre la verité , car je sai bien que ce bois appartenoit à l'un ou à l'autre , mais je ne saurois

rois maintenant me ressouvenir à qui c'estoit des deux.

La Flandre ne fut pas seulement affligée de la Guerre cette année la, Dieu encore y envoya une Peste si horrible qu'il n'y avoit gueres de maison qui en fut exempte, cependant Dieu en preserve les François car quoy qu'ils fussent en Garnison dans les villes ou elle faisoit le plus de ravage & sur tout à Oudenarde, il n'y en eut pas un qui en fut attaqué. Il y en a qui attribuent cela à leur temperament qui est bien different de celuy des Flamans pour moy je l'attribue à une permission de Dieu qui sauve les uns quand il luy plaist, de prendre les autres.

La Paix estant faite, comme je viens de dire, chacun jouit en repos du fruit qu'il en devoit esperer. Il ny eut que les Hollandois qui pour avoir travaillé au bien public, se virent en butte à la haine de la France,

ce, qui n'attendoit qu'une occasion favorable pour faire agir son ressentiment ; l'occasion ou pour mieux dire le prétexte s'en rencontra bientôt. Comme on n'imprime rien en France sans permission, des François mesme qui n'estoient peut-estre pas trop contens du Gouvernement ou peut-estre qui avoient receu quelque mecontentement particulier, firent mettre sous la presse des libelles diffamatoires contre le Roy & ses Ministres, & comme ils paroïssent estre imprimés à Amsterdam, le Roy en fit grand bruit comme si l'on ne mettoit pas au bas d'un livre le nom de tel Imprimeur que l'on vouloit. Il parut encore à quelque temps de la une estampe ou le Roy estoit tiré sur un cheval sans mors & sans bride avec cette inscription, il ne sçait ou il va, comme si l'on eut voulu dire par là qu'il ne luy servoit plus de rien de faire tant de re-
veues

veues pour surprendre quelqu'un, puis qu'il trouveroit par tout de la resistance.

Mais de tout ce qui parut en ce temps là, car je n'en dis pas icy la centiesme partie, il n'y eut rien de mieux inventé, ny de plus juste que certaine Medaille où d'un costé Mr. van Beuningue qui avoit eu le plus de part au traité dont j'ay parle cy devant de la triple Alliance estoit représenté, & de l'autre un Josué qui arrestoit la course du soleil, avec ces mots Latins, *in conspectu meo stetit sol.* Or il faut savoir que le soleil estoit la devise du Roy de France, & que ceux qui avoient inventé cette Medaille vouloient dire par là que de mesme que Josué avoit arreté la course du soleil pour la deffaite des Philistins, de mesme Mr. van Beuninge qui s'appelloit Josué avoit arreté la course du Roy qui estoit sur le point de détruire les Flamans.

Aureste cette Medaille ne parut pas pluſtoſt au jour que la France fit de grandes menaces contre ceux qui l'avoient faite, & comme elle en accuſoit les Hollandois, ils crurent qu'il eſtoit de leur honneteté de faire voir à tout le monde qu'ils neſtoient pas capables de ces ſortes de choſes, ceſt pourquoy ils chargerent leur Ambaſſadeur d'en des abuſer le Roy & les Miniſtres, mais de prendre ſon temps à propos pour cela, afin qu'ils ne cruſſent pas qu'ils ſe fuſſent portés à cette excuſe par la crainte de leurs menaces. cependant s'il en faut dire la verité, cette Medaille n'avoit jamais eſté ny inventée ny fabriquée en Hollande, j'ay ouï dire qu'elle avoit eſté faite à Rome & qu'elle eſtoit de l'invention des Italiens, qui eſtant dans le repos & dans les delices, s'il faut ainſi dire juſques au deſſus de la teſte, ne ſavent à quoy s'appliquer le plus ſouvent, ſi ce
n'eſt

n'est à medire de leur prochain d'autres veulent que ce fut l'effet du mécontentement de quelque François à qui l'on avoit peut-estre refusé quelque chose ou fait quelque mauvais traitement. Quoy qu'il en soit je sai toujours bien qu'il n'y a pas une seule personne en toute la Hollande qui veuille tomber d'accord qu'elle ait esté faite dans le Pais, ce qu'ils avoüeroient bien si cela estoit, veu que d'ailleurs ils ne se cachent pas trop de tout ce qu'ils font.

Le traité de paix dont j'ay parlé tantost subsistoit toujours mais avec tout cela on voyoit bien qu'en l'Estat ou estoient les choses, il ne pouvoit pas encore subsister long temps ; la France qui se sentoît puissante faisoit s'il faut ainsi dire tous les jours des Algarades à tout le monde, & il n'y avoit que le Roy d'Angleterre qu'elle menageoit, parce qu'elle savoit qu'il estoit fort

C

sur

sur mer, & qu'il seroit d'un grand secours à celuy en faveur de qui il se déclareroit. Les Hollandois qui savoient toutes les demarches que la France faisoit auprez de luy, tâchoient de leur costé à conserver la bonne intelligence qui estoit entre les deux nations, mais ils faisoient cela sans bassesse & comme des gens qui croient, comme aussi il estoit vray, qu'il estoit aussy avantageux aux Anglois de bien vivre avec eux, qu'à eux de bien vivre avec les Anglois.

Les choses estoient en cet estat, quand il survint un différent entre la republique & l'Angleterre au sujet du commerce. La republique fit tout ce qu'elle put pour terminer au plustost cette affaire à l'amiable, mais comme le Roy d'Angleterre estoit incessamment sollicité par la France de luy déclarer la Guerre, il se tint ferme sur le traité, tellement que voulant y donner la loy, la

la Republique crut qu'elle devoit avoir recours à la France, dont l'intérêt estoit de ne point souffrir que le Roy d'Angleterre devint si puissant; la France amusa quelque temps l'Ambassadeur de la Republique comme si elle eut eu dessein de faire Alliance avec elle, mais comme ce qu'elle en faisoit n'estoit que pour avoir le temps de gagner le Roy d'Angleterre qui se faisoit bien acheter, elle n'eut pas plus-tost fait son traité avec luy, qu'elle commença à faire paroistre clairement qu'elles estoient ses intentions.

Au reste je pourrois dire icy qu'il y auroit eu quelque manque de conduite du costé des Hollandois à l'égard du Roy d'Angleterre, avec qui l'on pouvoit accommoder les choses nonobstant ses grandes prétentions, mais comme je sai qu'il ne tint qu'à Mr. de With Pension-

naire de Holande, homme accrédité dans la republique j'aurois tort de rejeter sur plusieurs ce qui ne fut la faute que d'un seul car enfin il ne tint qu'à luy de terminer le différent avec le Roy d'Angleterre, qui se relaschoit de beaucoup de choses en Faveur de Mr. le Prince d'Orange, pour qui il demandot quelque établissement, mais la jalousie de de With estoit si grande contre ce Prince qu'il préfera ses interets particuliers à l'intérêt commun. C'en'est pas que ce ne fut un homme de grand esprit, & qui ne prévît bien tout ce qui pouvoit arriver d'une affaire, mais il avoit le cœur trop envenimé contre la maison d'Orange, à quoy j'Attribueray tous les malheurs qui survinrent bientôt à la république; cependant je ne dirai pas icy comme beaucoup d'autres ont dit, que c'est qu'il avoit intelligence avec les François, car qu'on ne croye pas que pour faire
ma

ma cour aux vivans, j'aïlle ici deterrer les morts pour leur faire leur Procez, ne croyez pas, dis-je, que j'aïlle asseurer une chose que je ne fai pas & qu'il faudroit que je sceusse bien precisement avant que d'en parler, en effet une personne qui écrit & qui veut passer pour honnête homme, doit bien prendre Garde à ne rien écrire dont il ne soit tres certain, ce n'est pas qu'on ne rapporte des choses bien souvent qui ne soient un peu problematiques, mais c'est à l'auteur à faire comprendre alors au Lecteur qu'on luy laisse la liberté d'en croire tout ce qu'il voudra.

Je dis Donc en parlant de Mr. de Wits, que quoy qu'il eut beaucoup d'esprit, il fit néanmoins une lourde faute en ne s'accommodant pas avec le Roy d'Angleterre, car à examiner les choses de près; ou il falloit qu'il le satisfit sur ce qu'il luy demandoit, ou qu'il fut seur de

L'Alliance des François, pour ne pas avoir tout en un mesme temps ces deux puissances sur les Bras, mais comme bien loin d'avoir pour luy les François c'estoient eux au contraire qui envenimoyent les choses, il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de contenter le Roy d'Angleterre, qui avoit demandé par plusieurs fois qu'on rendit à Mr. le Prince d'Orange les Charges que ses peres avoyent possédées, avec tant de reputation pour eux & d'utilité pour la Republique.

Au reste je fairois bien voir icy si je l'avois entrepris, qu'il ny avoit rien de si contraire au bien de l'Etat que d'avoir ainsi éloigné Mr. le Prince d'Orange des affaires, mais cōme on croyroit ce que je ne veux pas, qu'on croye, que ce que j'en fairois seroit pour captiver l'honneur de ses bonnes Graces, je me contenteray de dire, que si Mr. de With avoit prevariqué en qu'elque chose,

chose, c'estoit en celle là sans doute. Quoy qu'il en soit, la republique apprenant de toutes pars que la France & l'Angletere faisoient des preparatifs épouvantables pour luy porter la Guerre par mer & par terre, fit de son coté ce qu'elle crut devoir faire pour n'estre pas si tost accablée.

Món dcissein n'est pas de m'engager icy dans l'Histoire d'une Guerre aussi longue & aussi fâcheuse que fut celle là, car quoy que j'aye esté present à beaucoup de grandes actions qui s'y sont passées, & que j'en puisse parler aussi asseurement qu'un autre, comme on a combattu en tant d'endroits, qu'un seul homme ne peut pas avoir esté par tout, il faudroit que je rapportasse bien des choses sur le témoignage d'autrui qui bien souvent est trompeur, chacun adjoustant ou diminuant ordinairement à son recit selon sa passion particulie-

re, & quelquefois selon l'amour qu'il a pour son païs, je ne passeray pas néanmoins sous silence les choses qui je croiray utiles à mon sujet, qui est de faire voir l'Ambition de la France & les maximes dont elle se sert pour Parvenir à ses desseins.

Il est bon de sçavoir, que lors que les deux Roys resolurēt de declarer la guerre à la republique, ils se tenoient si seurs du succez, que si l'on veut croire ce qu'on en dit alors, & & ce qu'on en dit encore aujourd'huy en quelques endroits, ils partagerent entr'eux les sept Provinces avant que d'en avoir pris seulement une seule, mais qu'il en soit tout ce qu'on voudra, il est toujours seur que la Republique n'estoit Guerres en estat de soutenir la Guerre, dont je rapporteray trois raisons Principales. La premiere, & la plus forte estoit le peu d'union qu'il y avoit dans les Principaux

cipaux de l'Estat, dont les uns suivoient Aveuglement la passion de Mr. de With, & les autres au contraire Demandoient qu'on restablit Mr. le Prince d'Orange dans toutes les charges de ses peres. Chacun fait les contestations qui arriverent la dessus, & enfin que la brigue des uns & des autres, n'ayant eu ny d'Avantage n'y le d'Esavantage si cela se peut dire ainsi, Mr. le Prince d'Orange fut élu Capitaine General de l'Estat, mais avec un pouvoir si limité qu'il estoit aisé de juger que si M^r. de With n'avoit pu obtenir tout ce qu'il demandoit, du moins en avoit il obtenu une partie.

Mais ce qui fit voir néanmoins que son esprit ne regnoit plus tant qu'il avoit fait autrefois dans les Resolutions de l'Estat, c'est ce qui se passa quelque temps ensuite & que je vais rapporter icy. Comme ils'appercevoit de jour en jour que

Mr. le Pr. d'Orange s'acqueroit de Nouvelles Creatures par son esprit insinuant, par sa conduite honnête, & enfin par tant de bonnes qualités qui sont en sa personne ; & que son Credit au contraire diminuoit tous les jours, il songea au moins de se mettre à couvert du juste ressentiment de ce Prince. Je sai qu'il consulta la dessus Mr. de Groot & une autre personne, qui Cependant a mon avis n'est pas grand Politique, & qu'ils le confirmerent tous deux dans la résolution qu'il avoit déjà prise de faire faire une levée de douze mille hommes à la Province de Hollande, outre les autres levées qu'elle faisoit avec les autres Provinces. Son dessein en cela estoit d'estre toujours Maître de ces douze mille hommes, qui ne devoient jamais sortir de Garnison, & il vouloit que Mr. le Prince d'Orange n'eut aucune autorité sur eux, c'est pourquoy il avoit déjà jetté

jetté les yeux sur Mombas pour leur commander , dans la pensée s'ans doute qu'il ne pouvoit choisir un plus grand Capitaine pour demeurer en Garnison. Mais Mr. le Prince d'Orange à qui cette entreprise estoit de conséquence de toutes façons, mais Principalement à cause de sa charge de Capitaine General de l'Estat, à laqu'elle c'estoit vouloir donner atteinte, s'y opposa si Fortement, que tout ce grand dessein s'en alla en fumée.

La seconde raison qui devoit faire craindre à M^{rs}. les Estats de n'avoir pas un grand succez dans cette guerre, c'est qu'ils n'avoient presque point de troupes, pour garder tant de places fortes, dont leur petit pais est composé, celles qu'ils avoient d'allieurs estoient peu aguerries, semblant avoir participé au naturel des habitans, qui se sont tellement adonnés au commerce, qu'ils semblent estre incapables

maintenant de tout autre métier : en effet, comme l'homme devient forgeron à force de manier le fer, de mesme doit on croire qu'un homme ne devient pas homme de guerre s'il ne se trouve souvent dans l'occasion. A cela, il sembloit pourtant y avoir un remede, qui estoit d'avoir recours aux Princes voisins qui avoient de bonnes troupes sur pied, & qui sembloient n'en avoir que faire, mais quand on y voulut, recourir, on trouva que ces Princes estoient si fort alarmés des desseins de la France, que ne sachant encore si elle ne porteroit point ses armes dans leur pais, ils furent bien aises de se tenir sur leurs gardes.

La troisiéme raison & la derniere, au moins de celles que j'ay résolu de rapporter, c'est qu'il n'y avoit point d'esperance d'avoir aucun secours des Princes plus éloignez, dont les uns estoit pension-

nai-

naires de la France & les autres si foibles & si timides, qu'il sembloit qu'ils eussent peur de la facher. M^{rs}. les Etats avoient beau leur représenter que leurs interêts devoient estre communs contre un ennemi commun, qui aspiroit à la Monarchie universelle, ils estoient insensibles, s'il faut ainsi dire, ce que je ne trouve pas cependant fort étrange. Puisque mesme á present ils ne le sont gueres moins, quoy qu'on les ait depouïllés la pluspart de leur Souveraineté. L'Empereur prit feu néanmoins sur les conséquences, qu'on luy fit remarquer des ce temps là, & dont nous voyons des suites si funestes aujourd'hui, mais avoit il parlé un moment au pere Emerik, où à un Jesuite, qu'il n'estoit plus ce qu'on l'avoit veu un moment auparavant, ils luy faisoient un scrupule de conscience d'entreprendre la guerre en faveur d'une republique qu'ils ap-

pelloyent hérétique, & il donnoit si bien dans tous les pieges qu'ils luy tendoient, que quand on venoit à le presser de rendre reponse, on voyoit bien que ce n'estoit plus l'Empereur qui parloit, mais les moines qui parloient parla bouche de l'Empereur: il s'amusoit ainsi, pendant que le Roy de France à la teste de son Armée faisoit trembler toute l'Allemagne voisine du Rhin, à faire chanter dans son Cabinet un air de devotion, entouré de vingt jésuites qui estoient juges de la mélodie & qui ne manquoient jamais d'applaudir à ces dignes occupations d'un Empereur, ce fut Donc par leur conseil qu'il ne voulut point rendre de responce Positive aux Hollandois, qu'il n'eut auparavant consulté le ciel à Marien- zel ou il se rendit avec des superstitions inconcevables, quoy que ceux qui aimoient ou sa personne ou le bien de l'Empire eussent taché de le desabuser en chemin.

Les

Les Jesuites ne le quittoient non plus dans ce voyage que l'ombre fait le corps, car comme ils le vouloient vendre & qu'il leur estoit impossible cependant de le livrer, s'il prenoit une fois des résolutions dignes d'un Empereur, ils s'efforçoient d'entretenir ses superstitions afin d'accomplir leur ouvrage. Une fois même qu'il estoit arrivé un courrier qui apportoit des nouvelles pressées, l'Empereur luy fit dire qu'il eut à attendre & qu'il estoit occupé à d'autres affaires, on ne savoit cependant quelles affaires ce pouvoient estre, car on n'avoit veû entrer personne avec luy, mais une heure après & même je ne mentirois peutestre pas de dire une heure & demie, on vit sortir quatre jésuites, & quand ces Messieurs là furent sortis on fit entrer le courrier.

Mais pour revenir au voyage de Marienzel, chacun s'attendoit

a voir prendre à l'Empereur une résolution conforme aux sentimens que les jesuites tachoient de luy inspirer, quand un de ses principaux ministres, dont je suis au desespoir d'avoir oublié le nom, pour le rendre recommondable à la posterité s'avisa d'une ruse assez ingénieuse, pour l'exciter à faire une fois l'Empereur. Il avoit reçu pendant la nuit un courier qui luy apportoit la nouvelle des grands succès que la France avoit eûs en Hollande, & de quelques intrigues qu'elle faisoit en Allemagne, mais differant de luy en parler jusques à ce qu'il fut prest d'aller à l'Eglise, de peur que les jesuites ne tournassent encore son esprit, s'ils avoyent le temps de l'Entretenir, il luy monstra les nouvelles qu'il avoit receües comme il alloit à la messe faisant semblant qu'elles ne faisoient que d'ariver, & sans attendre que l'Empereur luy en eut demandé son avis,

avis, il luy dit qu'il n'y avoit plus à délibérer là dessus amoins qu'il ne voulut perdre l'Empire avec tous les païs heréditaires, chacun ne savoit dequoy il entretenoit l'Empereur, mais eut bien desiré de le savoir, parce qu'on le voyoit parler avec chaleur & même avec quelque sorte d'emportement, mais ce ministre estant bien aise que tous ceux qui estoient là presens qu'il croyoit bien intentionnés luy aidassent à détruire les mauvais conseils que les jesuites pouvoient avoir donnés à l'Empereur, il leur fit part en même temps de ce qui se passoit, & l'on n'entendit plus après cela autre chose autour de luy sinon qu'il n'y avoit plus de temps à perdre & qu'il falloit déclarer la guerre aux François.

Les jesuites n'estoient point là pour estre consultés sur une affaire si importante, ils estoient déjà allés à l'église, croyant qu'il n'y auroit point

point d'autre inspiration que la leur, mais l'Empereur s'y estant rendu tout échauffé des nouvelles qu'il venoit d'apprendre ne s'y souvint plus des leçons qu'ils luy avoient données. Les choses se firent. Cependant dans toutes les formes, comme si veritablement il eut attendu quelque inspiration du ciel. Car après s'estre prosterné le visage en terre, & avoir demeuré quelque temps en cette posture, il prit un crucifix entre les mains le baisa trois ou quatre fois, puis le regardant fixement comme s'il luy eut du respondre il éleva tout d'un coup sa voix & dit, O Dieu de Misericorde & de bonté, aprends moy, si je dois aujourd'hui entretenir la paix ou declarer la guerre. Serois-je insensible aux entreprises de la France, & faut il qu'elle m'oste la Couronne imperiale. Que tu m'as mise sur la teste sans que je mefforce de la conserver. Il n'en dit pas d'a-

vantage, mais en recompense il bailla encore son crucifix trois ou quatre fois, s'enclina comme il avoit déjà fait, puis se relevant encore tout à coup il se tourna vers le peuple & luy dit que c'en estoit fait, que Dieu vouloit qu'il fit la guerre, mais qu'il prenoit ce mesme Dieu a témoin que ce qu'il en faisoit n'estoit point par ambition.

La priere de l'Empereur qui n'avoit pas esté bien longue avoit extrêmement plu aux Jesuites, qui estoient accusés de se plaire d'avantage à la cour des Princes qu'à l'eglize de Dieu, en effet, ceux qui savent l'origine de la querelle qui s'est emeüe n'aguères entre le Roy de France & le Pape l'attribuent à la crainte qu'ils avoyent que ce Pape-cy, qui n'estoit pas si jesuite que les precedens, ne les obligeat à faire ce que font les autres moines, c'est à dire à chanter à la messe à dire des vesprés en Public, à se relever la nuit.

nuir pour chanter marines, & enfin à toutes autres fonctions monachales, que je ne fai point, ny que je ne sauray jamais, n'ayant jamais esté moine n'y n'ayant aucune envie de le devenir. Ils disent que les jesuites ayant déjà receû quelques Marques que le Pape ne les aymoît point pendant, qu'il n'estoit encore, que Cardinal, en furent encore plus persuadés peu de temps après son exaltation, ayant parlé dans une assemblée de Cardinaux de leur donner un protecteur comme aux autres moines, c'est à dire un homme qui prit garde à leurs actions & qui en put rendre compte. Au reste il n'y auroit rien de plus utile ny de plus nécessaire pour le bien de la Crétienté car nous ne verrions point aujourd'hui, si cela estoit, tant de brigues dans toutes les cours des Princes, ou nous Remarquons des hommes qui veulent qu'on croye qu'ils ont renoncé au monde.

se

se melent néanmoins non seulement des affaires d'Etat, mais encore des affaires des particuliers, nous ne verrions, pas tant de maris broûillés avec leurs femmes, tant de femmes broûillées avec leurs maris, tant d'enfans d'ésobeissans à leur peres, tant de peres dénaturez envers leurs enfans, car enfin leurs charmes s'estendent jusques à pervertir l'ordre de la nature aussi bien que l'ordre des Monarchies, mais ils ont peu de soucy de tout ce qu'on peut penser de leur conduite pourveu qu'ils viennent à bout de leurs pernicieux desseins. J'en pourrois bien dire d'autres choses & qui ne seroient pas moins véritables que celles là, mais comme il n'y a personne qui ne sache que tout ce qui se passe aujourdhuy de funeste dans l'Europe est le triste effet de leurs conseils Abominables, il vaut mieux que je passe tout ce que j'aurois à dire sous silence. Pour laisser agir l'i-
magi-

magination, qui est remplie d'une si grande idée de leur méchanceté, que tout ce que j'en pourrois dire, n'est qu'une bagatelle en comparaison de ce que chacun s'en dit à soy même.

Mais pour revenir à leur conduite envers le Pape, comme ils virent qu'il parloit déjà de leur donner un Protecteur, ils assemblerent leurs meilleures têtes & résolurent de luy susciter tant d'affaires qu'il n'eut pas le temps de songer seulement à eux, & comme il n'y avoit personne dans l'Europe plus capable de faire trembler la cour de Rome que le Roy de France, qui faisoit déjà trembler tant d'autres états ils luy insinuerent, par le moien du Pere la chaize son confesseur, que le Pape, faisoit tous les jours des entreprises sur son autorité, & que s'il ne s'y opposoit de bonne heure, il estoit à craindre qu'il n'en fit tous les jours de nouvelles. Un chanoine de Pamiers dans la Comté de Foix

Foix vint a mourir tout à propos pour broüiller les affaires, ils firent pourvoir le Roy à son benefice quoy que ce ne fut pas luy qui eut coutume d'y pourvoir, & l'Evesque y aiant pourveu de son costé ce qu'il estoit en droit de faire selon l'usage, ils animèrent si bien le Roy contre l'Evesque, qu'il fut pros- crit en mesme temps.

Le Pape qui estoit non seule- ment jaloux de conserver les droits dont il estoit en possession, mais encore de suivre la louable coutume de ses predecesseurs en ont tant usurpé, qu'ils se trouvent aujour- d'huy égaux aux plus grands Rois, pour ne pas dire superieurs, crut qu'il y alloit de son autorité à ne pas souffrir qu'on maltraitat un évesque qui avoit fait son devoir. Voila donc en mesme temps les Ar- mes de Rome en campagne, j'en- tends un grand nombre de brefs, qu'on appelle en cette Cour là les armes spirituelles, mais pour qu'el- les

les ne fissent pas beaucoup de progrès, ce qu'elles auroient peu faire si elles n'eussent point trouvé de résistance, on leur opposa en mesme temps une mesme armée, c'est à dire force decrets de la Sorbonne, dont la plupart des Docteurs estoient prests de faire tout ce que le Roy vouloit en bons & fidelles sujets, c'est à dire sans entrer en connoissance de cause. Il y en eut néanmoins & des plus vieux qui ayant succé l'Amour de Rome avec le laïct refuserent de signer un acte qui avoit esté arreté dans le Clergé, & qu'un Président accompagné de quelques conseillers du Parlement de paris apporta en Sorbonne, pour estre en registré, mais comme on ne vouloit point de gens qui resistassent à la volonté du Roy, les uns furent envoiez dans les Pirenées pour tenir compagnie aux ours, les autres dans les Alpes, & enfin le reste dans les Provinces les plus éloignées du Royaume. Sy

Si je voulois icy rapporter la suite de cette grande affaire, il faudroit que j'entreprisse de faire un fort gros volume, car j'aurois à y faire voir le zele du Clergé de France au service du Roy & leur rebellion contre le Pape, des Lettres du même clergé en témoignage de leur attachement inviolable à la fortune de Louïs le grand & de leur mépris envers Rome, des Theses soutenües en sorbonne toutes contraires a celles qui si soutenoient auparavant, le General des Jesuites refractaire aux ordres du Pape & soumis aux ordres du Roy, enfin une si grande disposition dans le Clergé & dans la noblesse à secoüer le joug de l'obeissance Romaine, que si le chancelier de France n'eut remonstré au Roy qu'un si grand changement ne se pouvoit faire dans l'Etat sans faire peut estre soulever le Peuple, qui en matiere de Religion y est attaché jusques à la superstition,

quoy que bien souvent il ne fache aucuns points de sa croyance, il y avoit grande apparence que le Pape alloit perdre & les Annates, & tout ce qu'il retiroit d'un si grand Royau-
me, mais comme le recit de tant de choses m'engageroit à tout un autre sujet que celuy que je me suis proposé icy, j'en reviendray aux Jésuites, & diray pour suivre le fil de ce qu'ils regarde, qu'autant qu'ils avoyent esté édifiés de la courte priere de l'Empereur pour les raisons que j'ay deduites cy devant, autant furent ils mortifiez de la resolution qu'il avoit prise de faire la guerre, car enfin quoy qu'ils fussent mieux que personne qu'il estoit non seulement de son interest, mais encore de la gloire de ne pas souffrir toutes les entreprises que la France faisoit tous les jours contre l'Empire, comme ils faisoient profession de se mettre toujours du costé du plus fort, il y avoit déjà quelque
temps

temps qu'ils avoyent abandonné les interest de la maison d'Austrie, à qui la fortune commençoit à tourner le dos pour embrasser ceux de la maison de France, à qui elle paroïssoit favorable.

Je n'entreprendray pas de rapporter icy toutes les brigues qu'ils firent dans la Cour de l'Empereur, pour empêcher l'effet de la résolution qu'il avoit prise, quoy que ce seroit peut-estre une chose assez curieuse à savoir, mais je diray seulement, que pour retarder la marche des Troupes qui se devoient joindre à celles du Marquis de Brandebourg qui venoit d'embrasser la deffense des Hollandois, ils luy mirent dans l'esprit qu'il n'auroit pas plustost degarni la Frontiere de Hongrie, que les Turcs qui y avoient des intelligences secretes profiteroient de l'occasion, sans se soucier de la trêve qui estoit entre les deux Empires. Et comme ce Prince estoit foible d'esprit & dis-

posé à prendre les premières impressions qu'on luy donnoit, il se mit cette pensée si fortement en teste que quoy qu'il ne fut pas si ignorant des affaires du monde qu'il ne vit bien que le Marquis de Brandebourg ne pouvoit rien faire sans luy, il ne laissa pas de laisser ses troupes dans leurs quartiers, pendant que le Marquis de Brandebourg à la teste luy même des siennes alloit chercher de l'honneur & de la gloire.

Tous les grands de l'Empire, du moins ceux qui estoient fideles à l'Empereur ne se pouvoyent empêcher de dire tout haut leur sentiment d'un procédé si extraordinaire & si rempli de foiblesse, Cependant comme ils faisoient toutes fortes d'efforts pour détromper l'Empereur, & qu'il estoit à croire qu'ils en viendroient à bout, veû que ce qui luy enveloppoit les yeux estoit si Grossier qu'il n'y avoit que luy qui s'en peut aveugler, les Je-
suites

suïtes craignant de voir échoüer tous leurs desseins , changerent alors de batterie , & voyant que la crainte qu'il avoit conceüe d'abord des Turcs alloit s'évanouir bientôt ils luy donnerent des nouvelles appréhensions des forces de Pologne , adjoutant que celuy qui commandoit à ces peuples ne verroit pas plustost les Troupes de l'Empire occupées vers le Rhin , qu'il se jetteroit sur les Provinces qui estoient à sa bien séance , quand ce ne seroit que pour témoigner à la France par cette diversion la reconnoissance qu'il avoit des services qu'elle luy avoit rendus en le faisant élever sur le trosne. Ils adjoutoient à cela l'intelligence qui paroïssoit entre le Roy de France & le Roy de Pologne , le pouvoir que la Reyne de Pologne qui estoit Françoisse avoit sur l'Esprit du Roy son Mary , & enfin les Brigues que faisoient les François pour faire ar-

mer cette Couronne contre l'Empire.

Toutes ces Remonſtrances jetterent l'Empereur dans de nouvelles irrefolutions, il venoit de donner des ordres pour faire ſortir les Troupes de leurs quartiers, mais il leur envoya un contr'ordre devant qu'elles euſſent fait encore grand chemin.

Cependant les François s'étoient mis en Campagne, & eſtant entrés dans les Provinces unies, ils avoyent ſeparé leurs forces en trois, pour embrasser plus de païs ; le Roy commandoit un corps d'Armée, le Prince de Condé un autre, & le Viconte de Turenne le dernier. Le premier eſtoit animé par la preſence du Roy, le ſecond par la reputation du Prince de Condé, & le troiſieſme par la confiance qu'on avoit en la ſageſſe du Viconte de Turenne qui d'ailleurs eſtoit un des plus grands Capitaines de ſon ſiècle,

fiécle, mais ce qui rendoit encore toutes sortes d'entreprises plus faciles aux François, c'est qu'ils ne trouvoient personne en Campagne qui leur tint teste, & si peu de résistance dans les villes, que cela à donné lieu de croire qu'ils avoyent intelligence dans la plupart; pour moy je n'assureray point que cela fust, ou non, mais je diray seulement qu'il y en avoit une grande présomption dans ce que fit d'Ossery qui commandoit à Rhinbergue, qu'il rendit sans attendre le Canon, quoy que la ville eut plus de quinze cents hommes de Garnison avec d'assez bons Officiers pour les commander.

Mais si quelque chose fut capable de faire soupçonner quelque intelligence, ce fut sans doute ce qui se passa au passage du Rhin, car si je veux examiner ce que fit Monbas qui avoit eu ordre de s'y rendre, & ce qu'il rapporte luy

même pour se justifier, je trouve qu'il est absolument coupable ou du moins bien ignorant dans le métier de la guerre, il dit qu'ayant reçu ordre de M^r. le Prince d'Orange de se rendre au Tolhus, il s'y rendit avec le peu de troupes qu'il luy avoit donné & y attendit celles qu'il luy avoit encore promises pour défendre le passage, mais que ces Troupes ne venant point, il vit bien qu'il ne luy avoit donné ce commandement que pour le perdre, ce qui le fit résoudre à demander à Messieurs les Etats qui estoient députés auprès de ce Prince, de vouloir l'envoyer ailleurs où il pût acquerir plus de gloire.

Pour moy qui estois present au passage, j'ay peine à souffrir qu'on me dise qu'il falloit beaucoup de monde pour empêcher de passer les François. Si l'Escadron qui marcha contre les vingt ou vingt cinq Cuirassiers qui estoient passés les Pre-
miers

miers, les eut pouffez jusques au milieu du Rhin, au lieu de demeurer sur le bord comme il fit, il n'en falloit pas davantage pour empêcher de passer les autres, qui ne faloient encore qu'un, à un, mais ayant eu l'imprudence ou la lâcheté de ne pas s'avancer plus avant, il donna le temps aux François, qui s'estoient retirés dans l'Eau, de se grossir davantage, puis lacha le pied quand ils revinrent contre luy.

Ainsi ce n'est pas une raison à Monbas de dire qu'il n'avoit pas assez de forces pour deffendre le passage, puisqu'il en avoit plus qu'il ne luy en falloit, comme je viens de montrer, mais accordons luy ce qu'il demande, & convenons puis qu'il le veut que M^r. le Prince d'Orange luy eut donné ce Commandement pour le faire perir, qu'est ce que cela conclud, qu'il se put retirer comme il a fait; qui est l'Homme de Guerre assés novice dans le

metier qui ignore, que quand un Général l'a envoyé une fois à un poste il est obligé de le garder jusques à ce que le mesme Général le fasse relever, car que Monbas ne pretende pas que l'ordre de Messieurs les Etats le puisse excuser, Messieurs les Etats ont droit de commander à Mr. le Prince d'Orange qui est leur Capitaine General, mais c'est au Capitaine Général à commander aux gens de guerre, & je ne crois pas qu'un Deputé de M^{rs}. les Etats s'ingerat de donner un commandement contraire à celuy que le Capitaine Général a donné, ou bien il s'exposeroit, s'il s'adressoit à un homme qui feut son metier, à voir mepriser son commandement.

Nous pouvons donc conclure de là, de trois choses l'une, la premiere que Monbas ayant quitté le Rhin, faute que Mr. le Prince d'Orange, luy eût Envoyé le renfort qu'il luy
avoit

avoit promis, estoit un homme sans cœur & sans expérience, puisque l'expérience luy devoit apprendre qu'il luy falloit peu de monde pour garder un passage comme celuy là, & ques'il eût eu du cœur, il auroit méprisé un petit peril pour acquérir une grande gloire.

La seconde qu'on doit inferer, c'est qu'apres avoir esté commandé par le Capitaine General de l'Etat pour occuper un poste d'une si grande importance, il falloit qu'il fut bien ignorant dans le métier pour croire, qu'il pouvoit l'abandonner à la veüe d'un ordre mandié & accordé par une personne qui ne fait pas mesme la discipline, & que l'Etat envoie plustost pour donner ordre aux affaires politiques qu'aux affaires militaires, ou n'entendant rien luy mesme, ils'en rapporte à celuy entre les mains de qui il a remis le commandement des Armes.

La troisieme conclusion qu'il

ya à tirer delà , c'est que si Monbas n'estoit ny lasche ny ignorant de son metier, ce que je veux bien m'imaginer pour luy faire plaisir , du moins estoit il coupable de trahison. Et ce qui feroit croire qu'il en feroit bien quelque chose , c'est qu'il avoit fait l'hiver précédent un voyage à Paris, où il avoit veú Mr. le Prince de Condé quoy que je ne sache pas qu'il en fut connu auparavant. Je n'ay pas feu même qu'il ait eu l'honneur de le voir depuis si ce n'est quand il se sauva de Nieurbruk. car les Princes aussi bien que les autres ne font gueres de cas des Traistres.

Mais passons sous silence une Campagne si remplie de desolation & de misere, aussi bien le ressouvenir de tant de choses funestes ne sauroit plaire ny aux uns, ny aux autres, car si d'un costé les Hollandois n'aiment pas qu'on leur renouvelle la memoire de tant de discor-

des

des intestines, les François, de l'autre n'ont pas grand sujet de desirer qu'on les fasse ressouvenir d'un nombre infini de fautes qu'ils firent en ce temps là, & auxquelles nous sommes redevables aujourd'huy du salut des Provinces Unies. Mais nous pouvons dire icy que ce fut un coup de la main de Dieu, qui en voulant sauver cet Etat fauvoit en mesme temps le reste de l'Europe, en effet il n'y a eu que Dieu seul qui ait esté capable de troubler le jugement des François à un point que de faire les fautes qu'ils firent, car nous ne lisons pas dans aucune histoire une pareille chose que celle qui se passa à Muidem dont la prise entraînoit, celle d'Amsterdam, & celle d'Amsterdam celle de toutes les sept Provinces, cependant apres que quatre de leurs cavaliers se furent rendus Maistres de cette place, au lieu d'y jeter Garnison, ils se mirent à cou-

rir la païs d'alentour pour le piller , mais s'appercevant alors de la faute qu'ils avoient faite , ils voulurent revenir à Muiden dont il leur fût impossible de s'emparer , par ce que les Hollandois y avoient envoyé du monde.

On attribua cette faute ou Marquis de Rochefort Lieutenant General & Capitaine des Gardes du corps qui commandoit les François dans la Province d'Utrecht , & qui n'avoit pas beaucoup d'experience ; en effet on remarquoit que comme il estoit toujourns incertain de ce qu'il devoit faire , il faisoit monter six mille hommes à cheval quand il n'en falloit que deux mille , & ainsi fatiguoit beaucoup ses troupes sans en retirer aucun profit , car comme il avoit peur de ne pas réussir , il aimoit mieux s'en retourner bien souvent sans rien faire que de hazarder quelque chose , cette conduite faisoit que les troupes l'appelloient le

le General Pacifique, mais quand il ne commandoit pas en chef, il estoit aussi entreprenant qu'un autre, ce qu'il en faisoit n'estant que manque d'experience, & non pas manque de courage.

La beueüe de Muiden fut cause que le Marquis de Rochefort fut rappelé d'Utrecht, mais comme il estoit des parens & des bons amis de Mr. de Louvois, il n'en fut pas plus mal à la Cour, & on luy donna au contraire le Gouvernement de Lorraine, Mr. de Luxembourg fut envoyé à sa Place, homme plus connu par les cruautés qu'il fit en Hollande, que par ses grands exploits, non pas que je veuille dire que ce ne soit un fort brave homme, mais il n'en savoit gueres d'avantage que Mr. de Rochefort, ce que l'on a toujours reconnu quand il a commandé un corps au dessus de dix mille hommes, areste entreprenant & fort different en cela de celuy

luy dont il avoit pris la Place.

Cependant il faut favoir que M^r. le Prince d'Orange, après avoir fait arrester Mombas sur le soupçon qu'il avoit de son intelligence avec les ennemis, luy faisoit faire son Procez, & il y avoit grande apparence qu'il alloit servir d'exemple aux autres, quand Monbas soir qu'il se sentit coupable comme il est Vraisemblable de croire, où qu'il eut ouy dire qu'il n'y avoit rien tel que d'estre en liberté, songea à corrompre ses gardes pour avoir moien déchapper, l'Histoire de sa fuitte est fort agréable & fort divertissante à cause de plusieurs incidents qui luy ariverent, mais comme cela ne fait rien à mon sujet, je diray seulement, qu'après avoir traversé six lieües de pais ayant toujours de l'eau jusques à la ceinture & quelques fois d'avantage, il se sauva à Utrecht & de là à Arnhem où estoit

estoit M^r. le Prince de Condé, qui avoit esté blessé au passage du Rhin. Il vit ce Prince à quatre heures du matin, demeura avec luy plus de deux heures, & se retira de là à Cologne, mais faisons un peu icy quelque réflexion, & voyons si cette entreveüe avec tout ce qui s'en est ensuivi, n'est pas une preuve indubitable de l'intelligence qu'il avoit avec les ennemis.

Si Mombas eut esté fidele, comment luy qui venoit de porter les armes contre la France de qui il estoit né sujet se fut il allé remettre entre les mains du Prince de Condé, n'avoit il pas lieu de croire qu'il le fairoit arreter, & qu'une Couronne qui deffend qu'aucun de ses sujets soubz peine de la vie n'aille servir chez les étrangers, se montreroit bien plus severc envers luy, qui non seulement estoit refractaire à cette ordonnance, mais qui avoit en-

encore tiré l'épée contr'elle il y avoit si peu de temps. Je fai bien qu'il a dit à quelqu'un qu'il avoit esté faisy de cette crainte, & que c'estoit mesme pour cette raison là qu'il ne s'estoit pas arreté à Utrecht. Mr. de Luxembourg, à qui il avoit fait dire qu'il s'estoit sauvé de Niuverbruk; & à qui il avoit demandé la protection, ayant répondu qu'il ne luy conseilloit pas de venir dans un lieu ou il eut quelque credit parce qu'il seroit obligé de le faire arrester.

Mais examinons encore cet article, & voions si ce n'est pas comme on dit vouloir jetter de la poudre aux yeux que de dire ces sortes de choses, Monbas se sauve à Utrecht, il y entre en plein jour, traverse toute la Ville, va loger ce me semble, au Pallais Royal où il avoit coutume de loger quand la Ville n'estoit pas aux François, il fait dire au Duc de Luxembourg qu'il

qu'il s'est sauvé, luy demande sa protection, & il veut qu'on croie que le Duc de Luxembourg n'ait pas su qu'il y estoit, mais que luy ayant fait dire qu'il se donnât bien de garde d'y venir, il fut obligé de s'en aller à Arnheim, disons plustost que comme c'estoit Mr. le Prince de Condé qui s'estoit meslé de toutes choses pendant l'hiver précédent. Mr. de Luxembourg croyant que c'estoit à luy encore à s'en mêler fut bien aise que Monbas s'adressât directement à luy, non pas qu'il n'eut bien voulu entrer dans cette intrigue, mais parce qu'il avoit peur que cela ne choquat Mr. le Prince, dans les bonne graces de qui il avoit interest de se conserver.

Mais poursuivons un peu cette affaire, & voions s'il y a quelque apparence de dire que Monbas fut innocent, il va trouver le Prince de Condé, luy fait dire par Desroches Capitaine des Gardes de ce Prince qu'il

qu'il seroit bien aise d'avoir l'honneur de l'entretenir, & en un mot se livre éntre ses mains luy qui devoit demeurer d'autant plus sur ses Gardes, qu'il venoit d'en estre, averti par Mr. de Luxembourg, cependant comme si le Prince de Condé n'eut pas eu les mesmes mesures à garder que le Duc de Luxembourg, il le voit, s'entretient avec luy familièrement de toutes choses, & après luy avoir promis sa protection, luy conseille de se retirer à Cologne jusques à ce qu'il ait pu porter le Roy à luy pardonner.

C'est icy que je demanderois volontier à Monbas s'il est assés fol de croire que les autres le fussent assés pour ajouter foy à ses parolles, en effet comment peut on s'imaginer que Mr. le Prince de Condé eut voulu non seulement luy conseiller de se retirer à Cologne, s'il n'eut fait tout cela de concert avec la

Cour, qui estoit bien aise qu'on ne crut pas que tous les heureux succès qu'elle avoit eus en Hollande, fussent un effet de l'intelligence secrète qu'elle avoit avec Monbas, car dites moy en quel hazard autrement se mettoit le Prince de Condé, à qui on n'eut pas manqué de faire des affaires d'avoir veü n'on seulement un homme qui estoit prosript, mais de luy avoir encore enseigné un lieu de retraite. Concluons de tout cela que Mombas estoit veritablement coupable, mais ajoutons en même temps que comme il y en avoit bien d'autres que luy dans l'Estat, ce fut ce qui luy donna la facilité de se sauver de Nieurbruk, ces autres personnes ayant employé pour cela tout ce qui estoit en leur pouvoir, de peur qu'il ne vint à les accuser quand il se verroit une fois sur l'échaffaut.

Cependant on ne le laissa pas beaucoup de temps à Cologne, car

com-

comme on croyoit que c'estoit affés d'avoir sauvé les apparences en divulgant qu'il avoit esté obligé de se sauver bien loin, on le rappella aussi tost, & il eut ordre d'aller trouver le Duc de Luxembourg qui ne luy temoigna pas cependant une grande confiance. Il estoit pourtant fort assidu à luy faire sa Cour, s'offroit à luy rendre service jusques dans les choses les plus viles & les plus abjectes, & il ne tenoit pas à lui pour peu qu'on eut voulu ajouter foy à ce qu'il disoit, qu'on ne le crût pour un homme de grande importance, enfin autant qu'il avoit pris de soin auparavant à cacher sa trahison, autant faisoit il gloire alors de la faire éclater, il demandoit à Mr. de Luxembourg qu'il luy donnât deux mille hommes pour aller attaquer Mr. le Prince d'Orange à Niuverbruk, se ventant qu'il traverseroit toutel'inondation qui estoit depuis Wordes jusques à
cette

cette ville , & le surprendroit ainsi par derriere , pendant que M^r. de Luxembourg de son côté l'ataqueroit en teste , mais Mr. de Luxembourg qui outre qu'il ne le croyoit pas grand Capitaine n'avoit pas assés de confiance en luy pour luy donner ainsi deux mille hommes , tachoit de rabatre ses families guerrieres , dont il estoit d'autant plus étonné , qu'elles commençoient a luy prendre a l'age de cinquante cinq ans ,

A quelque temps de là Mr. le Prince d'Orange résolut d'assiéger Wordes , à la prise duquel les François avoient tué de sang froid le Baillif qui s'estoit avancé pour leur enfermer les portes. Cette entreprise fut conduite avec beaucoup de sagesse , M^r. le Prince d'Orange ayant surpris la vigilance du Duc de Luxembourg qui s'estoit mis en campagne pour jeter des troupes dedans , mais comme le Duc de Lu-
xcm-

xembourg ne savoit si ce n'estoit point à Naerden qu'en vouloit M^r. le P. d'Orange, parce qu'il en avoit pris le chemin, il tourne du costé de cette ville, & pendant qu'il s'y acheminoit, M^r. le Prince d'Orange investit Wordes, & y établit ses quartiers. Je rapporte cette affaire là, plustost que beaucoup d'autres parce qu'il y arriva à Mombas une aventure qui fera voir en qu'elle estime il estoit dans l'esprit des François aussi bien que dans l'esprit de ceux de Hollande, d'abord que le Duc de Luxembourg fut que Wordes estoit assiegé il resolut de le secourir quoy que la chose parut difficile par deux raisons, la premiere, parce qu'il n'avoit que peu de monde avec luy, l'autre parceque le chemin pour y aller estoit fort estroit, & que d'ailieurs les Hollandois se retranchoient déjà à la teste, Cependant comme il ne manquoit pas de hardiesse, il se résolut

folut de donner quelque chose à la fortune , pour cet effet il detacha le Marquis de Genlis Maréchal de Camp pour aller rassembler des quartiers voisins, le plus de troupes qu'il luy seroit possible , & luy ayant donné un rendez vous & une heure pour s'y rendre , il s'achemina de ce costé là , où il attendit longtems le Marquis de genlis sans le voir venir , comme il ne luy falloit pas grande chose pour le faire jurer , il prit sujet de là de parler du nom de Dieu , dont il ne parloit Gueres sans cela , il dit cent choses facheuses du Marquis de Genlis, le menaça hautement de le perdre à la Cour , & n'osant l'accuser de lacheté parce qu'il y avoit là beaucoup de gens qui luy en eussent donné un secret démenti , il l'accusa d'intelligence avec l'ennemi mais en parolles couvertes & vagues aux quelles personne ne vouloit respondre parcequ'on voyoit

bien de quel esprit cela partoît, enfin comme il eut déchargé sa bile à force de dire des injures & des blasphèmes, il assembla un petit conseil de guerre composé du Comte de Saux, du Marquis de Castelnau, du Comte de Milly, du cadet Stoupe, & de Monbas, celui cy comme estant capable d'estre le géographe du pais dans lequel il avoit demuré plus de vingt ans, ceux la comme personnes propres non seulement à donner conseil, mais encore à exécuter le conseil qu'ils auroient donné: l'on proposa là ce qu'on devoit faire, s'il estoit plus expedient de passer outre que de reculer, à quoy sembloit incliner le Duc de Luxembourg à cause que Genlis luy avoit manqué de parole; comme ce conseil, à la reserve de Monbas n'estoit composé que de jeunesse, ils furent tous d'avis de donner, & Monbas se conforma à leur sentiment parce
qu'il

qu'il eut esté tout seul du sien. Sur ces entrefaites, le Comte de la Mark Maître de Camp du Regiment de picardie qui commandoit dans Wordes dépecha un homme au Duc de Luxembourg, avec des Lettres par lesquelles il l'informoit, que Mr. le Prince d'Orange avoit déjà élevé deux forts à la teste de l'inondation, dont l'un estoit gardé par le Comte de Horne General de l'artillerie, & l'autre par Zuilestein General de l'infanterie, & comme il falloit que le secours arriva par l'un de ces deux endroits, le Duc de Luxembourg demanda à Monbas de qui il croyoit qu'il auroit meilleur marché ou du Comte de Horne & de Zuilestein, Monbas ravi de pouvoir parler ce qui ne luy arivoit pas bien souvent, quoy qu'il fit toujours ce quil put pour trancher du nécessaire, dit au Duc de Luxembourg que son avis estoit d'attaquer

quer Zuilestim, parce qu'il beuvoit quelquefois & ne se tenoit pas si bien sur ses gardes que pouvoit faire le Comte de Horne, qui estoit un homme qui ne dormoit point & qui demeuroid toujours alerte.

Le Duc de Luxembourg ayant résolu de suivre ce conseil non pas qu'il fit fonds sur ce que Mombas luy avoit dit, mais parce qu'il luy estoit indifferant d'attaquer Horne ou zuilesteim, fit marcher ses troupes sur la chaussée qui va d'Utrecht à Wordes, ayant le Canal de Wordes à une main & les prairies à l'autre, mais qui ressembloient entièrement à une mer, à cause que tout estoit inondé, il y avoit déjà du temps. Comme il fut à Demie lieue des ennemis, il fit alte pour envoyer reconnoistre devant que s'engager plus avant, chacun s'attendoit que Monbas demanderoit à y aller, tant pour donner des Marques de son courage que pour faire voir son
zele

zèle à Mr. de Luxembourg, mais soit qu'il eut peur qu'il n'eut pas assez de confiance en luy pour s'en rapporter à ce qu'il diroit, où qu'il fut bien aise de ne se pas commettre comme un simple Soldat, il laissa prendre cet employe à deux sergens que donna le comte de faux, de la bravoure & de la fidelité de qui il repondit à Mr. de Luxembourg.

Ces Soldats s'avancerent à la faveur de la nuit jusques à la portée du mousquet du fort de zuilesteim, mais sachant bien qu'à moins que de s'avancer d'avantage ils ne pouroiēt rendre des nouvelles assurées de ce qu'on desiroit savoir, ils se jetterent dans l'inondation l'un d'un costé l'autre de l'autre, où faisant le moins de bruit qu'il leur estoit possible, de peur d'estre découverts, ils remarquerent qu'il y avoit un moulin devant le fort ou l'on avoit quelques retranchemens & mis quelques palissades, que dans l'Inondation il y

avoit une maison où l'on avoit placé des mousquetaires qui voyoient le fort en Flanc, afin que quand les ennemis iroient à l'attaque on leur put tuer de là beaucoup de monde, & qu'enfin le fort estoit de terre, mais bien pallissadé avec un fossé devant & du canon, en sorte que quoy qu'on n'eut pas eu beaucoup de temps à le mettre en estat, il y avoit apparence néanmoins qu'il feroit beaucoup de resistance.

Après que les 2. sergens eurent rapporté ce que je viens de dire, Mr. de Luxembourg prevoyant qu'on luy tueroit bien du monde, de la maison qui estoit au milieu de l'inondation, résolut de la faire attaquer & même il y alla luy mesme afin d'animer les Soldats par sa presence, cependant il fit un détachement pour marcher contre le moulin, & luy ayant donné du monde pour le soutenir, il commanda à ceux qui estoient auprès de luy, de
se

se jeter dans l'inondation pour monstrier le chemin aux troupes. Mombas s'y estant jetté des premiers, n'eut pas fait cinq ou six pas qu'il cria à M^r. de Luxembourg qu'il n'y avoit pas beaucoup d'eau & qu'il pouvoit y entrer, M^r. de Luxembourg le crut, mais ayant fait un faux pas un moment après, on se mit à crier que Mombas estoit un traistre & qu'après avoir trahi les Holandois, chez qui il n'osoit plus se monstrier, il tachoit de regagner leur bonnes graces, en faisant périr les troupes de France avec leur General. On ajouta des menaces à ces reproches & même quelques coups aux menaces, tellement que le Duc de Luxembourg ne pouvant oster cette impression des esprits qui en estoient prévenus fortement, fit commendement à Monbas de se retirer d'auprés de luy, mais comme il ne vouloit pas le perdre d'honneur entierement,

il

il prit prétexte de l'envoyer porter des ordres aux troupes qui marchaient contre le moulin , après quoy il continua de marcher sous un autre guide.

Le calme estant remis par ce moien dans les esprits, chacun cōtinua de marcher au rang ou on l'avoit posé & la maison estant attaquée en même temps que le moulin, on empêcha ceux qui estoient dedans de songer à prendre l'ennemi en flanc, pour pourvoir à leur deffense; la resistance fut grande, & dās le moulin & dans le fort, mais les François ayant attaqué encore plus vigoureusement, ils prirent l'un & l'autre & y mirent le feu, afin comme je crois d'avoir le plaisir d'entendre dire qu'ils avoyent non seulement surmonté les eaux par leur courage, mais qu'ils avoient encore triomphé de cet élément par un élément contraire. Quoy qu'il en soit ce fut pourtant une chose qui leur

leur cousta cher , car les gens de Zuilesteim qui avoyent tiré jusques là au hazard & s'il faut ainsi dire a la boulle veüe , ayant alors la Flamme qui leur servoit comme de Guide, ne tiroient plus guere de coup qui ne portast , sur tous les Canoniers qui ne chargeoient plus qu'à Cartouches ; ce qui commença à jetter bien du desordre dans l'ennemi , enfin il estoit a croire que cela l'alloit non seulement rebuter mais encore obliger à prendre la fuitte , si M^r. de Luxembourg ne fut venu pour le rassurer , il se mit luy même a la teste & l'ayant Encouragé par son exemple, chacun le Remarqua comme si de rien n'eut esté , Milly qui avoit l'Avantgarde avec le Regiment de Normandie dont il estoit Colonel, se jetta dans les Retranchemens de Zuilesteim avec beaucoup de courage ; mais comme il tachoit de rompre une pallissade pour pouvoir aller plus avant, il

reçut un coup dans la cuisse dont il mourut peu de temps après. Le malheur de Milly n'étonna point ceux qui estoient commandés pour le soutenir, & ayant rompu les palissades, ils prirent le fort d'assaut, à la deffense duquel Zuilesteim perdit la vie, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave homme. Monbas voulut se vanter que c'estoit luy qui l'avoit tué parce qu'il croyoit qu'on ne pouvoit pas avoir remarqué pendant la nuit tout ce qui s'estoit passé, mais Mr. le Comte de Saux qui avoit eu affaire à luy porta témoignage, que c'estoit un Sergent de son Régiment, à qui même il se tenoit bien obligé, ne sachant comme il seroit sorti de cette affaire, s'il n'estoit venu à son secours.

Par ce moyen Wordes fut secouru, avec beaucoup de réputation pour Mr. de Luxembourg: mais avec peu de satisfaction de quantité d'Offi.

d'Officiers qui s'y estoient signalés, & entr'autres du Comte de Milly, car le Duc de Luxembourg ayant oublié, soit par dessein ou par hazard, de parler de luy dans le détail qu'il en envoya au Roy, Milly en conceut tant de chagrin, que sa blessure qui n'estoit déjà que trop Dangereuse en empira encore tous les jours. Il disoit à tous ceux qui l'alloient voir que le Duc de Luxembourg l'avoit perdu d'honneur pour toute sa vie, qu'ainsi la vie luy estant ennuieuse, tout ce qui pouvoit luy arriver de plus favorable estoit de mourir bien tost. Le Prince de Condé ayant su ces choses par quelqu'un qui les luy manda, écrivit en même temps à Milly pour qui il avoit de l'estime, qu'il avoit tort de prendre si fort à cœur une chose que le Duc de Luxembourg avoit faite sans dessein, que toute la France estoit persuadée de sa bravoure, & qu'il estoit

estoit prest d'en compter à tout le monde, luy qui l'avoit veû tant de de fois dans l'occasion. Milly lût cette lettre avec une joïe incroyable, dit à chacun que le Prince de Condé luy rendoit son honneur, & la fourant entre sa coëffe de nuit & son bonnet, il ne souffrit point qu'on l'a luy ostat jusques à ce qu'il eut rendu l'Esprit.

Au reste, j'ay oublié de dire une chose, qui ariva au secours de Wordes, & qui fait voir combien il y a peu de distance quelquefois entre la victoire & la deffaitte. Après la prise du fort de Zuilesteim, un certain bruit s'estant répandu parmi les François qu'il y avoit encore un fort entre Wordes & l'armée, il parut une si grande consternation parmi les Soldats que chacun demandoit plustost à s'en retourner qu'à passer plus avant; le Duc de Luxembourg ne sachant pas trop luy même ce qu'il devoit faire, prit

con-

conseil des principaux Officiers de son Armée , & ceux-cy luy ayant temoigné qu'il ne falloit rien précipiter avant que d'estre seur de ce qu'on apprehendoit , le firent résoudre à envoyer reconnoistre. Le Duc de Luxembourg choisit pour cela une personne, que je nommerois bien, si je voulois, en qui il avoit beaucoup de confiance; mais qui ne repondit pas néanmoins à ce que chacun en attendoit , car ayant rencontré en chemin la Palme Lieutenant Colonel du Regiment Hollandois de la Marine que le Comte de Horne envoyoit au secours de Zui-
lesteim , ne sachant pas encore qu'il eut perdu & son fort & sa vie, il pleya lachement, & revint dire au Duc de Luxembourg que tout ce qu'on luy avoit dit estoit veritable; quil y avoit encore un autre Fort & qu'il ne pouvoit arriver à Wordès sans l'emporter auparavant. On ne sauroit croire la terreur qu'il re-

pandit dans les Troupes par cette nouvelle qui confirmoit si bien ce qu'on en avoit déjà appris, le Duc de Luxembourg assembla le Conseil de Guerre la dessus, & chacun y estoit d'avis de ne rien hazarder davantage, à quoy le Duc de Luxembourg concludoit luy mesme sachant bien qu'il en pouvoit rejeter toute la faute sur le Marquis de Genlis pour luy avoir manqué de parole; mais comme on estoit sur le point d'exécuter cette resolution, deux Cavaliers que le Comte de la Mark avoit détachez pour savoir à quoy il tenoit que le secours n'entrât dans la ville, arriverent de Wordes, & remirent le calme dans les esprits, par l'assurance qu'ils donnerent que ce nouveau fort n'estoit qu'un fort imaginaire. Chacun n'en doutant plus après cela, on commença à parler mal de celuy qui avoit esté envoyé pour reconnoistre, mais comme il avoit

la protection de Mr. de Luxembourg cela ne passa pas le Camp, & ce General n'eut garde d'en donner avis à la Cour, ce qui auroit fait casser cet Officier.

Mr. de Luxembourg n'en usa pas de même à legard de M^r. de Genlis qui fut exilé, mais comme il s'excusoit sur ce qu'il luy avoit esté impossible de rassembler ses Troupes dans si peu de temps que luy avoit donné Mr. de Luxembourg, son exil ne dura pas longtemps, & il reservit bientôt après, comme si rien n'eust esté.

Mais passons sous silence tant d'autres événemens ou tantost la fortune fut favorable aux François & tantost leur fut contraire, disons seulement que leur conduite fut si pitoiable, que quoy qu'ils fussent entrés en Campagne avec une Armée de six vingt mille hommes, & qu'ils n'en eussent pas perdu deux mille, leurs forces estoient néan-
moins

moins tellement séparées à cause de l'avidité qu'ils avoyent à conserver leurs conquestes, que cela ouvroit le chemin aux Hollandois de reconquerir leur pais, pour peu de secours qu'ils eussent tiré de leurs voisins.

Entre ceux qui les animoient à faire quelque chose de glorieux, les Espagnols se monstroient les plus affectionnés, non seulement par l'antipatie qu'ils ont naturellement contre les François, mais encore par les insultes qu'ils en recevoient tous les jours, car leurs Armées campoient indifferément sur les terres d'Espagne & sur celles des Hollandois, ceux qui les conduisoient ne se mettant pas en peine de donner sujet de plainte à une nation qu'ils estimoient foible & hors d'Estat de s'en ressentir. M^r. le Prince d'Orange, qui par la mort de de With, que le peuple avoit sacrifié comme luy imputant tous
les

les malheurs qui estoient survenus à l'Estat avoit esté élevé à une supreme grandeur, ne cherchoit de son costé qu'à soustenir par quelque grande action l'estime que les Peuples avoyent conceû de sa personne. Pour cet effet il pressoit le Comte de Montereï Gouverneur des Pais-bas Espagnols, de se déclarer; mais celuy cy reculoit toujours en arriere, soit qu'il se desfiat du succès, ou plustost parce qu'ils ne pouvoient convenir ensemble de quel costé ils porteroient leurs Armes, chacun desirant que ce fut de celuy qui leur estoit favorable; cependant comme il estoit de conséquence de ne pas perdre le temps, qui ne se recouvre jamais, & sur tout à la guerre où il ne faut qu'un seul moment pour tout changer, ils tomberent d'accord à la fin d'attaquer Charlesroy, ce qui estoit avantageux à l'un & à l'autre, parce que si les Espagnols se délivroient par
ce

ce moyen là d'une place qui donnoit entrée aux François dans leur païs les Holandois de leur costé asseuroient leurs Frontieres qu'on ne pouvoit attaquer, s'ils se rendoient maistres une fois de cette place, parce que c'estoit là où les ennemis faisoient tous leurs Magasins, & assembloient tous leurs Convois. Par là aussi ils pouvoient esperer, que non seulement ils auroient plus de facilité dorenavant de faire la guerre, mais même que les François seroient obligés d'abandonner leurs Conquestes, parce que n'ayant plus le moien de faire le siege de Mastricht, sans quoy ils ne pouvoient esperer vraisemblablement de faire subsister tant de places, toutes ces places se perdroient d'elles mesmes, le païs n'estant pas suffisant pour leur fournir tout ce qu'il leur falloit.

Les choses estant concertées avec tant de prudence à ce qu'il sem-

sembloit, il ne restoit plus que de lesexecuter avec sagesse, & c'est ce que fit Mr. le Prince d'Orange de son costé, mais il y eut beaucoup à dire qu'il ne fut secondé des Espagnols comme il falloit & comme ils luy avoyent promis. Néanmoins, à son égard après avoir repandu le bruit dans son Armée qu'il en vouloit à Tongres & à Maseik pour dégager Mastricht, qui estoit bloqué par le moien de ces deux places au dessus & au dessous de la Meuse (car quoy que Tongres ne soit pas sur cette Riviere comme il n'en est pas beaucoup éloigné, il faisoit le même effet que s'il eut esté dessus) il obligea Montal Gouverneur de Charlesroy de se jetter dans Trongres, après quoy il marcha contre Charlesroy, qui estoit dénué de la presence de son Gouverneur, & où d'aillieurs il y avoit une tres foible garnison.

La surprise de la France fut ex-

traordinaire a cette rencontre. Il lui sembla que ce coup n'estoit point le coup d'essay d'un jeune Prince, qui ne pouvoit pas avoir encore beaucoup d'expérience, & que c'estoit au contraire celuy d'un Capitaine consommé dans le métier. Cependant comme la perte de cette Place entraisoit pour elle d'estranges fuittes, outre qu'elle donna ordre à toutes les Garnisons d'alentour de marcher au secours en diligence, tous les braves de la Cour prirent la poste pour avoir leur part de la gloire, mais il n'estoit pas nécessaire qu'ils se pressassent si fort, tout le succès de l'affaire, ne pouvoit consister qu'en une diligence extraordinaire, qui devoit obliger les Espagnols qui estoient sur les lieux à faire trouver toutes choses prestes pour le siege. Mais comme ils sont lents naturellement, le Canon n'arriva que deux jours après que la place fut investie, & ayant donné
le

le temps par là aux Troupes de s'assembler, & à Montal de se jeter dedans, il fallut lever le siege & remporter autant de honte de cette entreprise qu'il y avoit d'honneur à acquérir.

Cela fit voir des ce tems là, à M^r. le Prince d'Orange le peu de fonds, qu'il y avoit à faire sur la parole des Espagnols, qui ont continué depuis à faire toujours la mesme chose, car ne fait on pas que dans tous les combats où ils se sont trouvés, ils ont plustost apporté du desordre que du secours, ne furent-ils pas trouvés à la Bataille de Senef pillant les bagages de leurs Alliés, & ne fut on pas obligé d'en faire pèdre un assés bon nombre pour donner exemple aux autres. Mais où leur foiblesse parut toute entiere ce fut dans les excuses qu'ils firent à la France immédiatement après le succès malheureux du siege de Charleroy, car non seulement le Conseil d'Es-
pagne

pagne de favoüa le Comte de Monterey, mais offrit mesme de le destituer de son gouvernement pour appaiser la France, qui faisoit grand bruit de ce qu'il avoit ainsi osé prendre les Armes. Cependant elle ne vouloit pas que les Espagnols songeassent à repousser la force par la force, ce qui leur est néanmoins bien inutile y ayant une telle malédiction sur eux, qu'il semble qu'ils portent malheur à ceux qui prennent leur parti.

Dans le temps que tout cecy se passoit, M^r. de Brandebourg estoit à la teste de son Armée forte de vingt cinq mille hommes, attendant toujours que l'Empereur mit la sienne en Campagne, ce qu'on tenoit pour tout assuré, après en avoir pris si solennellement la résolution dans le Pelerinage de Marienzel, mais il fut fort surpris d'apprendre que ce Prince avoit changé de sentiment, prévenu des fortes Allar-
mes

mes que luy avoient donné les Jesuites qui n'avoient, comme j'ay déjà dit, que trop de pouvoir sur son esprit. Cela l'obligea donc à songer de son costé à s'accommoder avec la France dont les forces estant superieures aux siennes, il ne pouvoit vray semblablement se flatter d'un heureux succès tant que ceux qui l'avoit excité le plus puissamment à prendre les armes luy tourneroient ainsi le dos, car quoy qu'il y eut esté sollicité d'abord par les Hollandois, la Maison d'Autriche s'estoit jointe tellement à leurs sollicitations, qu'on eut dit qu'il s'agissoit pluost de ses interets que de l'interest de ses voisins; ce qui donnoit cependant un grand sujet d'admiration à ceux qui faisoient reflection sur les choses passées & sur les choses presentes: car ils estoient tout étonnez devoir qu'une Nation qui en avoit tant haï une autre qu'elle en avoit fait assassiner les

les chefs par plusieurs fois, fut si fort changée, qu'elle allat mandier elle même du secours dans les Cours des Princes en faveur de ceux qu'elle avoit taché d'opprimer par toutes sortes de voies, mais s'ils avoient lieu d'estre étonnés en ce temps là, ils auroient encore bien plus de lieu d'estre étonnés maintenant en voyant, ce qui se passe, car pour peu de reflection qu'on veuille faire sur la conduite des Espagnols, n'est ce pas une chose surprenante qu'ils soient obligés d'avoir recours aujourdhuy à ces mesmes Hollandois à qui ils ont servi si souvent de boureaux, & qu'après avoir taché, tant de fois inutilement de les exterminer, ils soient contraints, d'avoüer à present qu'ils ne subsistent plus que par leur secours, en effet il ny a personne assés aveuglé pour ne pas voir que c'est aux Hollandois à qui est du aujourd'huy le salut de la Flandres, & que sans eux
il

il y auroit déjà longtemps que les François s'en feroient rendus Maîtres.

L'accommodement du Marquis de Brandebourg avec la France ne fut pas des plus difficiles à faire, car comme la France ne demandoit rien sinon qu'on ne se meslat pas des affaires des Holandois, elle donna ordre à M^r. de Turenne qu'il pressoit un peu le Brandebourg de le laisser en repos, à condition comme il s'y offroit de demeurer neutre pendant la guerre, pourveu qu'on luy rendit les places que la France lui tenoit dans la Duché de Clevés, comme Wésel & quelques autres de moindre importance, cet accommodement fait à ces conditions M^r. de Brandebourg se retira dans ses Etats, & M^r. de Turenne en deçà du Rhin.

il sembloit par là que toute sorte de secours fut interdit aux Holandois, mais, comme il arrive souvent

que des choses produisent des efets tout contraires à ceux pourquoy on les a faites, de même arriva t'il que ce qui devoit haster la perte des Provinces Unies fut ce qui hasta leur salut, car la France, pour se mettre à couvert à l'advenir de semblables entreprises ne garda plus de mesures avec aucun Prince de l'Empire, elle s'empara de Treves & de Rom & quoy quel'Electeur de Cologne eut semblé consentir à l'invasion de cette derniere place, on savoit néanmoins quil y avoit esté forcé, & que si l'Evesque de Strasbourg n'eut pas eu tât de pouvoir sur son esprit, il eut pris peut estre des resolutions plus dignes de sa naissance, & plus conformes à ses interets; quoy qu'il en soit tous les Princes de l'empire s'excitérent les uns les autres à ne pas souffrir que la France empiétât d'avantage sur leur liberté, il ny eut que Made-
moiselle de Savoie, dont j'ay parlé

cy devant, qui avoit épouzé le Duc de Baviere qui ayant un grand pouvoir sur l'Esprit de son mari & qui se ressouvenant encore de l'amitié que le Roy de France luy avoit témoignée autresfois, fut bien aise de luy donner des marques de sa reconnaissance en cette rencontre, car elle empêcha que la Baviere n'entrât dans la ligue qui se formoit contre la France, sous condition toutesfois que Mr. le Dauphin épouzerait sa fille.

Cette ligue fit changer de face aux affaires des François, l'Empereur pressé par tant de Princes se fit chef de cette ligue, & comme le Brandebourg n'avoit fait son traité qu'à cause qu'il se voyoit abandonné de tout le monde, il ne vit pas plustôt que tout le monde entroît ainsi en lice contre la France qu'il resolut aussi d'y entrer.

Un des premiers objets des armes de cette ligue, fut le siege de Bonn, par la conquête de qui on

delivra non seulement l'Allemagne de l'esclavage François, mais encore les Villes que cette Couronne avoit conquises sur la Hollande la Campagne précédente, car comme elles recevoient par là des munitiōs de guerre & de bouche, & qu'elles n'en pouvoient avoir par la Meuse ou les Espagnols tenoient Charlesmont & Namur, il fallut songer à les abandonner, & mesme avant que l'Armée des Alliés qui estoit nombreuse ne s'emparat des passages pour empêcher le retour des Garnisons, Mr. de Luxembourg qui estoit le plus avant dans le pais où il s'estoit s'ignalé par des cruautés inouïes sur tout à la prise de Suammerdam & de Bodegrave, fut le premier qui recut les ordres de se retirer, il y obeït promptement sachant bien qu'estant aussi haï des Peuples qu'il l'estoit, il ne feroit pas seur pour luy de demeurer là; si la fortune estoit une fois contraire à la

la France, mais Mr. le Maréchal de Bellefonds s'estant montré un peu plus retif, parce qu'il s'imaginoit que ce commandement n'estoit pas conforme aux interets du Roy, merita d'estre exilé pour vouloir penetrer plus avant qu'on ne vouloit.

Ces heureux succès furent balancés par la perte que les Alliés firent de la Ville de Mastricht & de là Franche Comté, Province, appartenant aux Espagnols qui estoient aussi entrés dans la ligue, mais qui ne l'avoient gueres rendue plus forte pour cela, car ils n'avoient n'y forces ny discipline & cependant leur vanité alloit jusques à vouloir qu'on les estimat l'âme du parti, mais si cela eust esté, c'eut été un parti qui eût eu l'ame sur les lèvres & tout prest à expirer.

Je ne rapporteray point, comme j'ay déjà dit, tous les differens succès de la guerre, car outre que ce

feroit m'engager dans un travail d'ot j'aurois peur de ne pas sortir à mon honneur par les raisons que j'ay deduites cy devant, qu'est ce que cela serviroit à cet ouvrage, dont le but n'est que de faire voir les entreprises & la mauvaise foy de la France depuis qu'elle aspire à la Monarchie Universelle, je diray cependant en passant que si elle à eu plus de bonheur que de malheur pendant tout le cours de cette guerre, c'est que notre Union, étoit une Union mal unie, chaque Prince ayant ses interets particuliers en recommandation & se souciant fort peu de l'interest commun.

En effet si l'on en eut voulu croire le feu Duc de Lorraine, qui estoit sans doute un grand Capitaine, mais malheureux, on n'auroit ny perdu la Comté, ny eu tous les malheurs qui arrivent dans la suite: car au lieu de venir faire la guerre en Alsace comme on vint, il falloit selon son avis

aviss'acheminer droit en Lorraine ou toute la Noblesse l'attendoit preste à monter à cheval pour son service, passer de là en Comté, y establir le siege de la guerre, & porter la terreur de ses armes dans le cœur de la France, où l'on auroit fait des courses quand on auroit voulu. On auroit obligé par là les ennemis à tenir un grand corps dans la Duché de Bourgogne, & ils se seroient mangés eux mesmes, au lieu qu'ils mangèrent les Alliés qui furent obligés, comme on dit, à Mettre la Nappe: l'Empereur ayant voulu de son autorité, qu'on portat la guerre en Alsace, car par les mesmes raisons peut-estre que l'on devine bien & qu'il n'est pas nécessaire de rapporter icy, qui portoient le Duc de Lorraine à desirer, qu'on vint faire la guerre en son païs. L'Empereur souhaitoit, qu'on conquist l'Alsace qui étoit un fief de la Maison d'Autriche, qui

avait

avoit esté cédé à la France par la Paix de Munster. Quoy qu'il en soit l'experience fit voir que quelque veüe qu'eut eû en cela le Duc de Lorraine, il avoit touûjours raisonné en grand Capitaine, au lieu que l'Empereur n'avoit raisonné ny en Capitaine ny en Politique, car du moins en portant la guerre d'un autre costé il devoit estre assuré par où il secourroit la Comté en cas qu'elle vint à estre attaquée, mais il y avoit si peu preveu, que quand l'Armée de France s'y fut rendue, on commença à faire des négociations avec les Suisses auprès de qui n'employant que des paroles pour les toucher au lieu des autres moiens auxquels on fait qu'ils se rendent, ils ne voulurent jamais ouvrir les passages, faisant voir en cela autant de Bestise, si cela se peut dire ainsi, que d'Interest.

La perte de cette belle Province entraîna après soy des suittes

extremement fascheuses , car le Duc de Lorraine qui voyoit que toute esperance luy estoit interdite par là de rentrer jamais dans son pais, se detacha entierement du parti, j'entends d'inclination, car pour l'apparence il y demeura toujours, ne sachant peut-estre où aller pour estre mieux, & certes je rapporteray la dessus des choses que tout le monde ne fait peut-estre pas aussi bien que moy. En effet il y en à beaucoup qui ignorent qu'après la prise de la Comte, le Duc de Lorraine envoya à la Cour un Gentilhomme qui avoit esté autres fois son Page, & qui s'appelloit ce me semble Cevillette, pour offrir d'abandonner le parti si l'on vouloit luy permettre de se retirer où en France ou en Lorraine, pendant que la guerre dureroit, luy donner des appointemens conveables à un Prince de sa naissance, & le remettre en possession de son pais, la

paix arriyant aux conditions qui avoient esté proposées longtemps avant la guerre, dont il seroit superflu de parler icy, parce que cela ne regarde point mon sujet.

Au reste quoy que toutes ces conditions ne plussent aucunement à la France, elle ne laissa pas d'écouter l'Envoié secret du Duc de Lorraine, comme si elle eut eu de l'inclination à favoriser son Maistre, elle luy repondit qu'elle estoit ravie de voir que le Duc rentrast dans ses veritables interest, mais que pour de certaines considerations, il luy estoit impossible quant à présent d'écouter ses offres, premierement, parce qu'elle avoit soin de son honneur à qui ses envieux ne manqueroient jamais de vouloir donner quelque atteinte, si au plus fort de la guerre comme on estoit alors, il estoit le seul à regarder ce qui se passeroit dans l'Europe. Neanmoins si son intention estoit veritablement

ment de s'attacher à la France, qu'il commençat à retirer son fils le Duc de Waudemont des mains des Espagnols, après quoy on conviendrait bientôt des pensions qu'il demandoit, & d'un équivalent pour la Duché de Lorraine, ou des conditions pour le remettre dans ses états. Or on ne vouloit ny rompre tout à fait avec luy en s'éloignant de ses propositions qui estoient tout à fait ridicules, veû l'Estat où estoient alors les choses, ny aussi entierement le rebutter, car en le rebutant on s'en faisoit un ennemi irreconciliable, ce qui n'estoit pas de la Politique, parce qu'on ne savoit pas de quelle maniere les choses pouvoient tourner, & en s'accommodant, on se faisoit un notable préjudice par plusieurs raisons, la premiere, parce que s'il estoit une fois retiré en France, c'estoit un esprit capable d'exciter les Peuples à la sedition & de se

mettre à leur teste , ce qui estoit plus à craindre pour la Cour , que tout ce qui pouvoit arriver d'ailleurs. La seconde , parce qu'on pre-
tendoit pouvoir enttetenir commerce avec luy , & decouvrir par son moyen tout ce qui se passeroit dans l'Armée des Aliés , & enfin , parce qu'estant suspect comme il l'estoit déjà dans son parti où il ne trouvoit rien de bien fait , principalement depuis la perte de la Comté , il y entretenoit de diffiances & des jalousies entre les Princes , à qui il ne cessoit de remonstrier , que la guerre ne se faisoit point pour eux mais pour l'Empereur , qu'il ne parloit point pour ses interelts , quoy que ce qui luy estoit arrivé fust assés suffisant pour les rendre sages à ses despens , mais qu'ils considerassent seulement de qu'elle maniere estoit traité l'Electeur Palatin , qui croyant éloigner la guerre de son païs
avoit

avoit quitté l'Alliance de la France pour entrer dans leur Union, qu'il estoit mangé des uns & des autres, persecuté de la Garnison de Philisbourg, sans avoir pu obliger jusques là, l'Empereur à y mettre le siege, quoy que ce fut une des conditions de son traité, & cela parce que l'Empereur estoit obligé par le même traité à remettre cette place à l'Evesque de Spire à qui elle appartenoit, devant que d'estre à la France, qu'autant leur en pendoit devant les yeux, si tout de même que l'Empereur n'agissoit que pour ses intérêts, ils ne songeoint de leur costé à faire leurs affaires qu'en tout cas une bonne paix valloit micux qu'une guerre dont tout le profit devoit tomber sur un seul, & toute perte sur les autres.

Comme la France savoit donc bien ce que son mécontentement estoit capable de produire, elle ne voulut rien conclurre avec luy, &

l'entretint cependant de belles espérances. A quelque temps de là l'affaire de Treves arriva, je veux parler de la déroute du Maréchal de Créqui, qui mettoit les affaires des Alliés à un si haut point, qu'il sembloit qu'ils devoient pénétrer jusques au cœur de la France, mais celui qui leur avoit fait le mal, y apporta bientôt le remède, j'entends le Duc de Lorraine, car après avoir gagné la Bataille, & dit devant tout le monde, que c'estoit à ce coup qu'il vouloit aller jusques à Paris, un secret entremetteur de France qui residoit dans Treves, pour estre plus à portée de luy, introduit auprès de luy par Cueillette, qui ne faisoit que d'estre délivré des mains des François, dont il avoit esté prisonnier ou par hazard ou de dessein formé, rabattit toutes ces belles résolutions avec des lettres de change de deux cent mille écus qui furent païés à Hambourg, & que

le Duc de Lorraine laissa entre les mains d'un Marchand, parce qu'il n'estoit pas d'humeur à ne pas faire profiter son argent, & c'est ce qui fit dire si hautement à M^r. de Louvois en presence de toute la Cour, que si les Alliés avoient remporté une grande victoire, ils n'en tire-roient pas tant de fruit qu'on avoit apprehendé, parce qu'au lieu de s'avancer en France ils retourneroient au siege de Treves & de là dans leurs quartiers, en effet ce fut là le prétexte que prit le Duc de Lorraine, disant qu'il n'estoit pas de bon sens de s'engager si avant dans un país & de laisser de si bonnes places derriere soy, que le but de leur Union n'estoit que de delivrer l'Allemagne d'Esclavage ce qu'ils ne pouvoient mieux faire qu'en chassant les François d'une ville qui estoit non seulement considerable par sa situation, mais encore pour estre le séjour ordinaire d'un

d'un des premiers Electeurs de l'Empire.

La nouvelle qui survint à un jour ou deux de là, que le Maréchal de Créqui s'estoit jetté dans Treves luy troiziesme acheva de donner couleur à ses desseins, il remonstra à ceux qui n'estoient pas de son sentiment que la présence d'un tel homme n'estoit pas à mépriser, qui outre qu'il savoit parfaitement le metier de la guerre, alloit encore estre animé par le desespoir de ce qui luy estoit arrivé, en effet il se battit envray desespéré, & si un nommé Boisjordan, Capitaine d'Infanterie n'eut pas traité secrettement avec les Assiegeans de leur remettre la place à de certaines conditions; à quoy beaucoup d'autres s'accorderent aussi ou a ce Maréchal se feroit fait tuer sur la bre-sche, où il auroit fait voir de quoy un brave homme est capable animé par un grand desespoir. Mais
com-

comme il estoit allé sur le rempart pour exciter chacun à faire son devoir, Boisjourdan eut l'insolence de luy dire que c'estoit en vain qu'il les animoit à une deffense plus temeraire que raisonnable, que chacun savoit bien ce qui le faisoit agir, que c'estoit le desespoir d'avoir esté battu, mais que comme ils n'en estoient pas cause s'estoit à luy à s'en tirer comme il pouvoit, sans les vouloir envelopper dans son malheur, que la ville ne valoit rien d'elle mesme, que les murailles d'ailleurs en estoient abbatuës par le Canon, l'ennemi logé jusques dans le fossé & tout prest enfin à la prendre d'affault s'ils n'y avoient remedié en tems & lieu, que comme ils avoient bien cru que pour les raisons qu'il luy avoit touchées il ne voudroit jamais entendre parler de composition ils avoient eu soin de la faire sans luy, & qu'il l'avoit dans la poche que s'estoit donc à luy à se
con-

conformer à une chose qui outre qu'elle estoit déjà faite avoit esté faite encore avec raison.

Jamais on n'avoit peut-estre ouï y parler d'une pareille affaire, en effet il estoit bien extraordinaire de voir qu'un simple Capitaine d'Infanterie eût ainsi traité de la reddition d'une place au préjudice d'un Maréchal de France, qui estoit dedans & de tant d'autres Officiers qui luy estoient superieurs, aussi le Maréchal de Créqui se sentant d'autant plus ému que la chose luy paroïssoit nouvelle mit l'épée à la main des le commencement de son discours, & comme il alloit à luy pour le tuer, un Soldat qui estoit en sentinelle l'arresta tout court, en faisant mine de vouloir tirer sur luy. Ce qui fut cause que le Maréchal de Créqui quitta Boisjourdan, & fut passer son épée tout au travers du corps du Soldat, après cela il recourut après luy, mais celuy cy voy-

voyant qu'il avoit affaire à un si rude joueur sauta dans le Fossé par la Bresche, & s'estant voulu sauver parmi les Imperiaux, comme il vit qu'ils le méprisoient comme un homme indigne, apres ce qu'il avoit fait de demeurer parmi ce me semble d'honnestes gens, il voulut passer dans le fonds de l'Allemagne, mais estant reconnu, ce me semble à Thionville, & conduit delà à Mets il y eut le col coupé par sentence du Conseil de Guerre, supplice bien doux pour un crime aussi grand que le sien.

Cependant l'ennemi qui estoit aux portes, n'eut garde de manquer une occasion si favorable de se rendre maistre de la ville, il y entra aussitost & à peine, le Maréchal de Créqui eut il le temps de se sauver dās l'Eglise qui estoit assés bonne, & où il pretendoit faire encore quelque resistance. On le somma là, de signer la composition que Bois-
jour-

jourdan avoit faite , car les Aliés vouloient s'y tenir , c'est pourquoy ils avoient donné ordre qu'on ne fit aucun tort ny à la garnison ny aux habitans , mais le Marechal ne voulant pas qu'on luy imputat à l'advenir une affaire si honteuse , refusa de le faire , & cependant convint avec Saveuse Colonel de Cavallerie, qui s'estoit sauvé avec luy après la deffaitte & qui avoit depuis suivi sa fortune , qu'il signeroit la capitulation , afin qu'ayant sa liberté il put s'en aller à la Cour pour rendre compte de ses actions , car il estoit grandement en peine comment on y recevroit ce qui luy estoit arrivé depuis peu de temps , saveuse qui estoit entierement devoüé au Marechal ne manqua pas d'exécuter ses ordres , pendant que luy de son costé tâchoit d'obtenir une composition honeste , mais comme le poste où il estoit n'estoit pas tenable , il fut obligé de se rendre à discretion.

Ces

Ces heureux événemens pour les Aliés avec ce qui leur estoit arrivé d'avantageux en Catalogne où les François avoient esté deffaits à plate couture, après avoir donné un Combat sans ordre & sans discipline, devoient estre suivis de plusieurs autres grands succès; si Mr. de Lorraine comme j'ay déjà dit n'eut esté prévenu de jalousie, & n'en eut point prévenu les autres. Ainsi au lieu d'en retirer l'avantage qu'on eut du vraisemblablement esperer, on avoit le chagrin de voir que tout cela ne tournoit qu'en fumée, au lieu que l'ennemi profitant adroitement de nos discordes, faisoit tous lesjours de nouvelles conquestes, dont la perte retomboit cependant toujours sur l'Espagne, parce que c'estoit de ce costé là qu'elle faisoit ses principales entreprises.

Mais pour achever d'abatre cette Couronne, la ville de Mes-

fine

fine Capitale du Royaume de Sicile, se revolte contr'elle, portée à cela par des exactions épouvantables que faisoient les Vicerois, dont les amis avoyent toujourns empêché adroitement les plaintes que les Peuples faisoient contr'eux ne parvinssent jusques aux oreilles du Souverain, car enfin c'est une coûtume establie entre les grands d'Espagne de se soutenir les uns les autres, tellement que quoy qu'il y aille du salut de l'Estat, tout cela est à considerer pour rien, des le moment qu'il y va de leur interest, & c'est ce qui fait aujourd'hui que quoy que cette Couronne possede encore tant de riches états & des païs de si grande étendue, elle est plus pauvre néanmoins qu'un petit Prince qui ne possederait que la centiesme partie de ce qu'elle possede. En effet sans aller plus loin qu'est ce que la Holande en comparaison de toutes les Espagnes, des
Ro-

Royaumes de Naples, Sicile, Sardaigne, l'Estat de Milan, & tant d'autres que je n'aurois jamais fait si je voulois tous les specifier. Cependant que ne fait point aujourd'huy la Holande, & n'est ce pas elle qui sauveroit aujourd'huy toute l'Europe, si elle vouloit employer de concert toutes ses forces. Mais pour revenir à Messine sa revolte attira non seulement une nouvelle guerre de ce costé là par la protection que la France donna à cette ville, mais jetta encore beaucoup de desordre dans les affaires des Espagnols qui furent obligés, pour courir au plus pressé, de retirer leurs troupes de Catalogne & de les envoyer en Italie; par ce moien les François se trouvant les maistres en Catalogne, reprirent Bellegarde qu'ils avoyent perdu, pillerent tous le país depuis les Pirenées jusques au delà de Gironne, & s'ils eussent eu dessein de s'en rendre maistres aussi bien que de beau-

beaucoup d'autres places, il y avoit grande apparence que rien ne les en eut pu empêcher, mais ne voulant point s'établir au delà de ces hautes Montagnes que la nature semble avoir mise pour la séparation des deux Royaumes, ils se contenterent du butin qu'ils avoyent fait, & laisserent r'engraïsser les peuples tous les hivers afin de les aller degraïsser à chaque printemps.

Quoy que la guerre de Messine ait esté d'une grande suite, je me donneroïis bien de garde d'aller chercher un sujet à cet ouvrage au de là des Mers, si ce n'est qu'en même temp j'y trouveray une belle matiere pour prouver la mauvaise foy des François. Ils y envoierent d'abord le Marquis de Vallavoïr, Gentilhomme de Provence, non pas en qualité de Viceroy, mais avec un commandement égal, tellement qu'ils ne luy en manquoit que le nom, il se conduisit dans la charge pendant dix huit mois où

en-

environ, avec grande satisfaction des Peuples, à qui il fit delivrer gratis à son arrivée une quantité de bléd qu'on avoit amené de France, & dont le Messinois ne pouvoient, avoir plus de besoin, car il y avoit déjà long-temps qu'ils mangeoient jusqu'aux Chevaux, aux Rats, & aux Souris, & autres animaux immondes leurs meilleurs repàs n'étant que de ces sortes de chose avec quelque peu de mechantes herbes, encore quand ils en pouvoient trouver mais au bout de ce temps là Vallavoir ayant eu bruit avec l'Intendant, parce qu'ils vouloient tous deux voler sans se faire part l'un à l'autre, fut révoqué, & le Duc de Vivonne Envoyé à sa place, qui porta en ce païs là un plus grand nom, mais une moindre suffisance. Il y vint avec la qualité de Viceroy, ce qui plut d'autant plus au Peuple, qu'il croyoit que cela obligeroit la France à faire quelque chose

G. de

de plus qu'elle n'avoit fait jusques là pour dégager une ville si considerable qui estoit encore bloquée de si près qu'elle ne recevoit d'autre secours pour vivre que celuy qui luy venoit de France.

Dabord que le Duc fut dans la ville, il se démit de toute son autorité entre les mains de son Secrétaire, prit soin de faire faire provision de toutes sortes de bons Vins, s'enquit où estoient les plus belles Courtisanes, fit faire un Fauteuil & une Chaise à Porteurs pour dormir commodement dedans, & enfin n'oublia rien pour ne pas perdre en ce pais là l'embon point qu'il y avoit apporté, Au commencement qu'il sortit dans les ruës chacun se loua de sa civilité, parce qu'on remarquoit que de temps en temps il baissoit la teste & la relevoit comme un homme qui veut saluer quelqu'un, mais à la fin une personne ayant remarqué que c'estoit qu'il dor-

dor-

dormoit & l'ayant fait remarquer aux autres on n'eut plus tant d'empressement de se mettre sur son chemin pour le voir passer, ce qui luy fut fort commode, parce qu'il estoit bien aise qu'on ne seut pas tousjours où il alloit.

Nonobstant les raffraichissemens que Messine recevoit de temps en temps de la France, il est impossible de dire en qu'elle misere il estoit réduit. Il n'y avoit qu'à donner du pain pour avoir les plus riches meubles de la ville, les Maris y prostituoient leurs Femmes, les Peres leurs Filles, les Freres leurs Soeurs, & il n'y avoit point jusques aux Superieures des Couvens qui ne tachassent de subsister par l'intrigue de quelque jolie Religieuse; mais la haine que les habitans avoient conceüe des Espagnols estoit si fort imprimée dans leur esprit, que tout languissans & tout mourans qu'ils estoient

estoyent ils aimoient encore mieux leurs Miseres que de retomber sous leur domination , ils se laissoient donc amuser par l'Esperance frivolle que leur donnoit de temps en temps le Viceroy , qu'il alloit bientôt ouvrir les passages, mais c'estoit à d'autres passages qu'il songeoit , qui cependant l'avoient si fort maltraité qu'il en estoit sur la litiere.

Les Officiers, à l'exemple de leur chef, ne menoient pas une vie plus glorieuse, le Chevalier Duc, Général de la Cavallerie avoit fait bonne provision de ces sortes de passages & quoy qu'il eut plus de cinquante cinq ans il ne luy en falloit pas moins de quatre, tant il avoit peur d'en manquer. Pour le Commandant de l'Infanterie, comme il avoit apporté de France non pas un preservatif contre toutes sortes de mal, mais un mal pire que tous les maux d'Italie, il en prenoit par tout où il en pouvoit trouver,

ver, sachant bien qu'il ne luy en pouvoit arriver pis.

Les Officiers de Mer suivoient l'exemple des Officiers de Terre, & s'ils visitoient leurs Vaisseaux, ce n'estoit que pour y mener des Femmes perdues, il estoit impossible cependant que la France n'eut connoissance de ces sortes de desordres, mais le Duc de Wivonne luy tenoit par des liens si doux qu'après avoir fait la faute de l'envoyer à Messine pour Viceroy, elle aimoit mieux que Messine perit que de revoke ce Sardanapale.

Cependant la guerre qui s'échauffoit tous les jours de plus en plus en Flandres & en Allemagne, avoit tellement esté favorable à la France, que les Anglois qui avoient fait la paix des la seconde Campagne avec les Hollandois, demanderent au Roy d'Angleterre, le Parlement estant assemblé, qu'il fit revenir les Troupes Angloises qui

estoyent au service de la Couronne de France. Le Roy d'Angleterre qui estoit ami de la France & même un peu plus qu'il n'eut esté à désirer pour l'intérêt de toute l'Europe, fit ce qu'il put pour parer ce coup, mais voyant que loin d'en venir about, le Parlement adjoutoit à cette demande qu'il eut encore à déclarer la guerre à cette Couronne, si elle n'abandonnoit la protection de Messine, qui estoit un obstacle à la paix dont on parloit depuis longtemps, il fut obligé de mander au Roy de France de faire l'un & l'autre, s'il vouloit qu'ils demeurassent toujours bons amis. Ce fut un coup de foudre à la France que cette nouvelle, mais comme il falloit, s'il faut ainsi dire, obeïr ou se refoudre à la guerre avec l'Angleterre, elle commença à faire paroître le choix à quoy elle se déterminoit en congédiant déjà les Anglois qui estoient à son service,

mais

mais c'est icy où la mauvaise foy parut dans toute son étendue, & dont je ne sai point la raison pourquoy l'Angleterren'en a pas témoigné son ressentiment. On saura donc que les Anglois estant congédiés, au lieu de les faire aller à Dunkerque ou à Calais pour les faire passer de là à Douvres, comme c'estoit le droit chemin, on leur fit prendre par la Bourgogne, par le Lionnois, & ensuite par les Provinces qui conduisent aux ports de Guienne, afin d'avoir le temps de débaucher les Officiers & les Soldats, en effet les Soldats qui s'estoient accoustumez au vin depuis qu'ils estoient en France, & qui se voyoient dans un païs ou on ne l'épargne gueres plus que l'eau, ne voulurent pas passer la Mer pour aller boire de la biere, & prirent parti avec des Capitaines de l'Armée de Catalogne qu'on leur apostâ exprés; pour ce qui est des Officiers,

on debauchâ pareillement tous ceux qui n'avoient rien à perdre dans leur païs, & on les remplaça en même temps dans le Regiment de Fustemberg qui estoit en garnison à Perpignan. Ainsi quand les Anglois arriverent au lieu où ils devoient s'embarquer, ils n'estoient pas la dixiesme partie de ce qu'ils devoient estre, si la France y avoit esté de bonne foy. Mais voyons si elle en aura d'avantage avec ceux de Messine.

Comme c'estoit une necessité pour elle, ainsi que je viens de dire, ou de l'abandonner ou de se brouiller avec l'Angleterre, elle avoit pris le premier parti, mais elle étoit bien empêchée. Cependant comment en venir à bout sans le donner à connoistre aux Messinois qui n'eussent pas manqué, s'ils l'eussent su, de renouveler les Vespres Siciliennes. Pour leur en oster la connoissance, elle commença donc à faire
courir

courir le bruit qu'elle vouloit envoyer un autre homme que Mr. de Vivone en ce païs là , si bien qu'un Marchand l'ayant ouy dire à Rome , l'ayant rapporté à Messine, fut mis en prison par l'ordre du Viceroy , à qui ces sortes de nouvelles ne plaisoient nullement , mais le malheur du Marchand ayant encore plus divulgué la chose , chacun fut bien tost abreuvé qu'il venoit un nouveau Viceroy , & même que c'estoit le Duc de la Feüillade.

Certainement quoy que je blâme icy la France de sa dissimulation , je ne m'empêcheray pas de louer ce nouveau General qui agit avec tant d'ordre & de sagesse à son arrivée , que personne n'entra en défiance de ce quil'amenoit , & même je puis dire qu'on n'en eut aucun soupçon , jusques à ce qu'il fut tout prest de faire voile. Avant que d'arriver à Messine il mouïlla à Augouste , ou la Villedieu qui avoit

esté Capitaine aux Gardes estoit Gouverneur , & ne l'ayant point trouvé chez luy parce qu'il faisoit comme les autres l'amour a une Religieuse , il se fit donner un de ses chevaux , fit le tour des ramparts , ordonna de nouvelles Fortifications , & donna enfin ses ordres en homme qui savoit faire autre chose que boire , manger , & dormir ; ensuite sans s'arrester un moment , il remonta sur son Vaisseau , & ayant continué sa route il aborda à la rade Messine , où les jurats se rendirent dans une barque pour le recevoir avec la paix , le Duc de Vivonne vint aussi au devant de lui jusques sur le port , où il luy ceda la droite comme n'ayant plus d'autorité dans le païs , en effet desqu'il eut disné avec luy , il monta sur un Vaisseau fit voile en Provence , & tacha ensuite de gagner Lion pour se faire guerir d'une maladie qui commençoit à l'incommoder beaucoup. Le

Le Duc de la Feüillade après s'estre entretenu avec les Jurats s'en fut sur le port où il avoit mandé les Capitaines des Galeres, & leur ayant demandé si elles estoient prestes pour mettre en Mer, comme ils luy eurent repondu que non, ils leur demanda à quoy il tenoit & quand il les pouvoient tenir prestes, ils luy dirent que cela leur estoit impossible avant un mois, surquoy le Duc de la Feüillade, qui savoit leur petite vie leur fit une reprimende si severe, qu'ils virent bien qu'ils avoient affaire à un autre homme qu'à Mr. de Vivonne, il leur dit qu'ils fissent comme bon leur sembleroit, mais que s'ils n'estoient prests dans huit jours, il mettroit la Chiourme sur ses Vaisseaux, & leur laisseroit faire l'amour tant qu'ils voudroient, cependant pour couvrir ce grād empressement de quelque dessein considerable, il fit faire le plan de toutes les villes

voisines qui appartennoient aux ennemis , comme de Sarragouffe, Melasse, & Palerme, & Sema, le bruit qu'il marcheroit bien tost pout les reduire.

Cependant il jura sur le Sts. Evangiles au nom du Roy son maître de proteger le païs envers & contre tous, de garder ses Privileges. Serment qu'il enfraignit neanmoins bientoit après comme je le diray en son lieu, ce fut une ceremonie qui fut fort belle, elle se fit dans la grande Eglise que l'on avoit tendue des plus riches Tapisseries de la ville, & où le Peuple s'estoit rendu en si grande foule qu'il n'avoit pas songé ce jour là à sa misere; les ruës estoient aussi tendues sur ce passage du Viceroy, avec des Echaffaux dressés par tout pour le voir passer ; car quoy qu'il semblat estre venu pour priver les Femmes de leurs plaisirs, si tant est néanmoins qu'il y eut autre chose que la misere qui leur

leur fit faire ce qu'elles faisoient, on le regardoit cependant comme le Messie qui estoit venu pour delivrer chacun de la tyrannie de Satan, j'entends de la tyrannie des Espagnols. Au reste il remarqua en passant qu'un bourgeois pour faire paroistre d'avantage son zele au service de la Couronne de France, avoit placé un daix à costé de la fenestre de sa chambre, au dessous du quel estoit le portrait du Roy, & comme il vint à repasser devant ce logis il fit arrester son Carosse dans lequel estoient les Jurats, & leur dit que puisqu'ils venoient de le faire jurer devant Dieu de les proteger eux & tout le peuple, & de garder leurs privileges, il vouloit aussy qu'ils luy jurassent devant le portrait du Roy son maistre, qui estoit là present, qu'ils luy garderoient toute sorte de Fidelité, ne parleroient jamais de rentrer sous la domination d'Espagne, & feroient punir severement,

rement le premier qui seroit assés hardi pour en parler. Au mesme tems ces pauvres gens à qui un interprète avoit expliqué ce qu'il disoit ; car il ne parloit pas autrement aux Jurats, ny les Jurats autrement à luy se mirent à genoux, & sortant la main hors de la portiere du Carrosse, jurerent devant le portrait du Roy tout ce qu'il vouloit les faire jurer.

Cette profonde dissimulation produisit tout l'effet qu'il en attendoit, on se confirma tous les jours de plus en plus par sa conduite qu'il alloit estre le Libérateur de l'estat, ainsi comme il persistoit toujours à vouloir, disoit il, assieger Sarragousse, ou Melasse, car pour Pallerma il n'en parloit plus, non seulement on luy laissa embarquer quantité de vivres sans soupçon, mais les Jurats luy offrirent encore de grossir ses Troupes de quelques Compagnies de Bourgeois, s'il croyoit n'avoir
pas

pas des forces suffisantes pour un si grand dessein, quand les vivres furent embarqués, il fit entrer l'Infanterie dans les vaisseaux, & n'estant plus question que de retirer l'Hospital, il dit aux Jurats de luy trouver un homme avec qui il put faire marché pour la subsistance dudit Hospital, & qu'il luy conteroit de l'argent d'avance. Mais que son dessein estoit de n'y laisser que le moins de monde qu'il pourroit, parce qu'il croyoit que le mauvais air leur faisoit plus de mal que leur mal même, que quand il seroit une fois devant Sarragouse ou devant Melasse, il les enveroient à une lieüe ou deux de là pour prendre l'air, & que cela contribueroit plus à leur santé que tous les remèdes du monde, par ce moien il les enjoia si bien qu'ils luy chercherent eux mesmes l'homme qu'il demandoit, à qui il donna deux mois d'avance pour cinquante pauvres malhe-

heu-

heureux qui avoient l'ame sur les levres, & qu'on ne jugeoit pas en estat de pouvoir suporter non seulement la mer, mais encore d'arriver jusques au vaisseau sans mourir. Pour ce qui est des autres, on les embarqua dans un vaisseau séparé, tellement que cela estant fait il n'y avoit plus rien à craindre pour le Duc de la Feuillade, car sa Cavalerie estoit à Augouste toute preste à s'embarquer, n'attendant que des vaisseaux pour cela, cependant comme il y avoit quatorze pieces de Canon en Bateria sur l'emboucheure du port, il en fit sortir ses vaisseaux pour aller à la rade, & y alla luy même après estre monté sur l'Admiral, de là il envoya querir les jurats, à qui il avoit donné des ordres les plus beaux du monde en aparence, de ce qu'ils devoient faire en son absence, & ces Jurats trop credules s'imaginant que c'estoit qu'il avoit oublié quel-

quelque chose à leur dire, s'en furent en diligence sur son bord, mais furent fort surpris de l'entendre parler en ces termes. Qu'il n'estoit plus temps maintenant de leur rien déguiser, que l'expédition qu'il alloit faire estoit de s'en retourner en France ou le Roy son maistre avoit besoin de ses troupes & de ses Vaisseaux, que tant qu'il avoit pu les assister il l'avoit fait avec beaucoup de joye & de clémence, puisquil luy en avoit cousté jusques à quarante quatre millions, que maintenant qu'il ne le pouvoit plus c'estoit à eux à trouver dans leur fermeté la consolation qu'il ne pourroit peut estre pas leur donner.

Un compliment si sec & si peu attendu, jetta ces pauvres gens dans un desespoir plus aisé à concevoir qu'à décrire, ils tacherent de le dissuader de son dessein, par les paroles du monde les plus touchantes, & mesme par les actions les plus sou-

soumises, s'estant jettés plusieurs fois à ses genoux, mais voyant que tout cela n'operoit rien, ils le prièrent du moins de vouloir différer son depart de huit jours, afin que pendant ce temps là ceux qui n'avoient plus de misericorde a esperer des Espagnols après les avoir offensé si mortellement, pussent se retirer en France, eux & leurs Familles. Une priere si juste & si raisonnable devoit, ce semble n'estre pas refusée; mais le Duc de la Feuillade, qui faisoit gloire d'estre impitoyable, leur dit: que cela ne se pouvoit pas, & que tout ce qu'il avoit à leur dire, estoit que si ceux qui vouloient venir, n'estoient prêts pour le lendemain matin, il feroit lever l'Ancre, & n'attendroit personne, ils gaignerent cependant encore un jour à force, de le prier, après quoy ils furent annoncer cette pitoyable nouvelle à leurs Habitans qui en furent dans

un

un defefpoir fi épouvantable, que je ne crois pas qu'il se foit jamais rien veu de pareil; tous les Hommes, toutes les Femmes, tous les Enfans s'en vinrent fur le port, perçant l'air de leurs plaintes, & s'arrachant les cheveux, on n'entendoit qu'un gemiffement épouvantable, au quel fuccedoit un trifte fiffence, comme pour donner le temps aux François de faire réflexion fur leurs miferes: mais voyant enfin qu'ils n'en eftoient point touchés, ils recommençoient les memes lamentations avec des postures fi dignes de pitié, que je n'y penferai de ma vie fans eftre touché de compassion; enfin voyant que cela n'operoit pas d'avantage qu'auparavant, chacun prit le parti de s'embarquer, & il y eut bien quatre cent Familles des meilleures & des plus riches de la ville qui pafferent en France, mais avec peu de fatisfaction, car leur ayant imputé bien-

bientost après une conspiration en Provence, soit que cela fut vray, ou que ce fut un prétexte, pour les chasser; on les fit sortir du pais, & ils sont allés traîner leurs miseres, dans quelque autre climat, où l'on aura peut-estre plus de compassion de leurs malheurs.

Pour ce qui est de ceux qui restèrent à Messine, leur punition fut bien prompte, car les François n'avoient pas encore levé l'Ancre, qu'il s'éleva une faction Espagnole dans la ville qui y avoit toujours subsisté, & qui avoit taché par plusieurs fois de la remettre sous l'obeissance de son veritable maître. A celle là s'en opposa une qui ne vouloit point entendre parler de retomber jamais sous le joug des Espagnols, & elles alloient vuider leur différent en achevant de desoler cette Ville, dont l'image n'estoit déjà que trop affreuse, si le Gouverneur de Regio, qui n'en estoit éloigné

gné que de deux lieues, ne fut accouru pour empêcher le desordre. Pendant qu'il négocioit d'un costé & d'autre, pour leur faire mettre les Armes bas, avec assurance de pardon aux uns & aux autres. Les Espagnols à l'aide de leur faction, s'estant rendus maîtres de la Ville, y entrèrent Tambour batant, & ne respirant qu'une juste vengeance, mais qu'ils rendirent trop cruelle de la maniere qu'ils s'y prirent, car sans attendre davantage, autant de gens qui mettoient la teste à la fenestre pour les voir passer autant en tuoient-ils, du moins de ceux qui paroissoient estre quelque chose, en voulant particulièrement aux gens de qualité.

Je n'entreprendray pas de dire combien ils firent de massacres dans cette pauvre Ville desolée, ny combien aussi ils augmentèrent par là l'averfion qu'on avoit déjà pour eux,

eux, car outre que j'aurois peut-estre peine à en venir à bout, tant les choses se porteroient à l'extrémité, cela n'est pas de mon sujet, & je fairay bien mieux d'y retourner sans m'en éloigner d'avantage.

L'abandonnement de Messine joint à l'inclination que le Roy d'Angleterre avoit toujours pour la France, fit remettre sur le tapis des propositions de paix dont on avoit parlé déjà auparavant, mais que les Espagnols n'avoient jamais voulu écouter, parce que le Roy de France ne parloit point de rendre Messine. Quand je parle icy de propositions de paix, on comprend bien que je veux parler de ce qui se passoit dans le Cabinet des Princes, & non pas de ce qui se passoit à Cologne ou à Nimegue, où il y avoit si long temps qu'on perdoit le temps inutilement. Ces propositions ne plaisoient pas également à tout le monde, car quoy que l'Empereur

pereur & les Princes de l'Empire n'eussent rien fait encore de si avantageux, qu'une bonne paix, ne fut à préférer à une guerre si infructueuse, comme ils considéroient néanmoins qu'en l'estat ou estoient les choses ils ne pouvoient pas l'esperer telle qu'ils la desiroient, & qu'il estoit à souhaiter pour le bien de l'Europe ils estoient plustost d'avis de continuer la guerre, que de rien faire dont ils se pussent repentir à l'advenir. Le Prince d'Orange adjoustoit à cela, que comme il n'estoit pas facile de se rassembler quand on se seroit séparé une fois, il falloit bien prendre garde à ne le pas faire sans savoir comment, & à qu'elles enseignes, mais les Holandois qui dans le parti des Alliez avoient le pouvoir que les Jesuites donnent au Pape, c'est à dire délier, & délier, dirent au contraire, que pour eux ils estoient las de la guerre, & comme ils avoyent
non

non pas les clefs de l'Apostre mais les clefs du Coffre, j'entends qu'ils fournissoient à l'appointement, ils dirent en deux mots qu'il falloit traiter, sinon qu'ils n'avoient plus de quoy fournir à tant de despenfes.

Ce fut un arrest pour la pluspart des Alliés, chacun ne songea donc qu'à faire son traité le plus avantageux qu'il peut, mais comme c'estoit là tout ce que demandoit la France c'est à dire, de les desunir, elle ne prit soin que de contenter les Holandois où consistoit toute la force du parti, deux choses y pouvoient beaucoup contribuer, l'une de leur restituer la Ville de Mastricht qu'ils avoient taché inutilement d'avoir par les Armes, l'autre de leur donner quelque assurance que la paix seroit de durée, & non pas sujette à estre rompüe à la premiere occasion, à legard de la premiere, la France n'hesita point, elle

elle promet d'abord la restitution de Mastrich, ce qui donna encore plus d'envie que jamais aux Holandois, de terminer la guerre, car ils voyoient par la leurs Frontieres assurées, aussi bien que leur état dans leur premiere splendeur. Pour l'autre, elle fit intervenir le Roy d'Angleterre qui promet d'estre garant de la paix, & pour donner une grande Idée de sa durée, on fit des propositions à legard de l'Espagne, a qui elle offroit de rendre de certaines places qui luy devoient servir de Barriere aussi bien qu'aux Holandois, qui par ce moyen voyent que la France s'éloignoit encore de leur Voisinage, qui estoit tout ce qu'ils avoyent a desirer, n'aimant point un voisin si dangereux. Les Holandois avant que d'accepter ces conditions firent ce qu'ils purent, trompés par les apparences pour les faire accepter pareillement par leurs Alliés, mais

cōme ils virent qu'ils s'obstinoient à n'en rien faire, ils firent leur paix à part, s'imaginant bien, comme il estoit vray, que cela les obligeroit bientôt à parler autrement, cependant ils manderent au Prince d'Orange qui s'estoit acheminé du Costé de Mons, que les François tenoient bloqué depuis longtems, & qui estoit fort pressé, de retirer ses troupes. Mais soit que ce Prince ne receut pas assés à temps leur pacquez où qu'il fut au desespoir de voir qu'ils se fussent laissé tromper aux artifices des François il leur donna Bataille, croyant peut-estre faire changer de dessein aux Etats faisant quelque action de grand éclat. Ce combat fut assés opinia-tre, mais après que le Prince d'Orange eut forcé les François & remporté un notable avantage sur eux il fit publier la paix, plustost pour ne pas paroistre desobeissant aux ordres de la République, que pour
aucun

aucun sujet qu'il eut d'en esperer rien de bon.

Cette paix fut suivie de celle des Espagnols, de l'Empereur & du Roy de Danemarck, mais le Marquis de Brandebourg trouvant que de la Maniere qu'on avoit proposé son accommodement, il luy estoit tout à fait desavantageux, refusa de la signer, & ce refus ayant obligé la France de porter ses Armes jusques à Mindem, où il y eut quelque escarmouche pour empêcher le passage de la riviere, Le Marquis de Brandebourg fut obligé de pleyer, mais avec peu de satisfaction de la Suede, en faveur de qui les François néanmoins avoient entrepris cette guerre, car quoyque tous les Princes luy rendissent une grande partie des conquestes qu'ils avoyent faites sur elle, comme ils en gardoient encore quelque chose, elle s'imaginoit que tout ce que la France faisoit pour elle n'estoit rien,

rien, en comparaison de ce qu'elle devoit faire, eu égard aux perils ou elle s'estoit exposée à sa considération, & même aux pertes qu'elle avoit faites. en effet pour avoir voulu à sa suscitation faire diversion en Allemagne, elle avoit perdu la plus grande partie de ses vaisseaux, l'estime de ses voisins, ses richesses, sa reputation, & en un mot s'estoit trouvée réduite en si méchant état, que si la guerre eut duré d'avantage, il eust esté impossible de dire ce qui seroit arivé de sa fortune.

Ce premier mécontentement de la Suede fut suivi de deux autres, l'un qui touchoit à son interest & l'autre à son honneur. Le premier estoit l'hommage que la France luy demandoit de la Duché des deux ponts, en vertu d'un arrest de la chambre Royale de Mets, aujourdhuy si connue & si renommée dans toute l'Europe, le second le
refus

qu'elle faisoit de luy payer des sub-
sides qu'elle luy devoit de vieux, si
auparavant elle ne consentoit à
renouveler le traité qui estoit en-
tre les deux Couronnes, & qui de-
voit bien tost expirer.

Comme les Holandois virent
que le Roy de France se preparoit
déjà à faire de nouvelles alliances
ils songerent de leur coste à se met-
tre à couvert de ses entreprises.
Pour cet effet ils proposèrent une
ligue avec ces Princes voisins, &
le Roy l'ayant su, le trouva si mau-
vais, que quoy qu'il eut voulu luy
même assujettir la Suede a ce que je
viens de dire, il ne laissa pas de man-
der au Comte d'Avaux son Am-
bassadeur à la Haye, de dire aux
états, que s'ils poursuivoient d'a-
vantage le traité qu'ils avoient
commencé, il prendroit cela pour
un acte d'hostilité, & verroit ce
qu'il auroit à faire, ces menaces fu-
rent odieuses aux gens de bien, mais

bien Loin qu'on s'en étonnat en Holande , on se haſta au contraire de conclurre le traité & de défendre tout de nouveau ſa liberté par armes on reſolut même de ne les plus poſer qu'à bonnes enſeignes ſi le Roy obligeoit jamais de les reprendre, à la veille de quoy on ſe-voyoit neanmoins tous les jours avant que le ſiege de Vienne fuſt levé, ce qui fera peut-eſtre ſonger à deux fois à ce qu'il aura à faire.

Quoy qu'il en ſoit, la hauteur avec laquelle il en uſoit avec des puiffances ſouveraines , donnant ſujet de tout craindre de ſon ambition, la Suede fit un traité auſſi avec la Holande , par lequel ils ſe promirent l'un à l'autre un ſecours reciproque. Le Roy de France voyant que la Suede ſe declaroit contre luy en fut outré dans le cœur, mais n'en faiſant rien paroître il ſollicite le Roy de Danemark & le

Mar-

Marquis de Brandebourg anciens ennemis de la Suede, de se jetter dans son Alliance, à quoy il ne trouva pas beaucoup de difficulté, car ces deux Princes estoient si malcontens de la derniere paix qu'ils avoient esté obligez de faire, qu'ils ne vouloient plus entendre parler des'alier d'avantage avec des Princes qui les avoyent abandonnés, s'il faut ainsi dire si honteusement, ce fut par cette raison que les Ministres de l'Empereur qui preten-doient s'opposer, non seulement à cette Alliance, mais même en faire une avec ces deux Princes, furent si peu écoulez. Joint à cela que leurs interests s'accordoient assez avec leur ressentiment, car a l'égard du Danemark, il n'est jamais entré dans aucun traité où la Suede fut entrée, & il y a autant d'antipatie entre ces deux Couronnes, qu'il peut y en avoir entre la France & l'Espagne.

Pour ce qui est du Brandebourg il y a aussi long temps qu'il en veut à la Suede, je veux dire depuis que le grand Gustave à conquis sur luy la Pomeranie, qu'il avoit reconquise neanmoins avec tant de gloire durant ces dernieres guerres, mais qu'il n'a pas esté allés heureux de pouvoir conserver; & cela comme j'ay dit, pour avoir esté abandonné de ses Alliez.

Cette semence de guerre fut suivie bien tost d'hostilités, bien plus apparentes du costé de la France. Tout d'un coup & lors qu'on y pensoit le moins elle se faist de la ville de Strasbourg, & lors que l'Empereur pensa luy en faire porter les plaintes par le Comte de Mansfeld qu'il envoya exprés a St. Germain en Laye, elle repondit au Comte de Mansfeld, qu'elle trouvoit estrange que l'Empereur se meslat de ce qu'il n'avoit que faire, que Strasbourg estoit une des dépen-

pendences d'Alsace, & luy appartenoit pas consequent en vertu du traité de Munster, si l'Empereur eut esté bien conseillé, non pas seulement alors, mais long temps auparavant, ce malheur là ne seroit peut estre pas arivé à toute l'Allemagne, car il n'avoit déjà que trop souffert de la France, qui en vertu d'un certain droit de dependance, qu'elle avoit establi pour envahir le bien de tout le monde sous un voile de justice, ruinoit & Princes & gentilshommes, ceuxcy de biens, en mettant Garnison chez eux, ceux là d'honneur en leur ostant tout droit de souveraineté; mais ils avoyent eu beau luy en porter ses plaintes, il en avoit pluost crû ses ministres ou pour mieux dire ses jesuites, que sa dignité, qui ne luy pouvoit permettre de souffrir un tel affront sans s'en ressentir. Il avoit renvoyé tout cela à la diete, & cette diete bien loin de terminer

les choses promptement comme la nature de l'affaire le requeroit, les traïsnoient en longueur, comme si elle eut esté d'accord elle même avec les ennemis de l'Empire.

Un procédé si foible de toutes parts donna matiere cependant à la France de faire de nouvelles entreprises, & non contente; D'avoir empieté sur la liberté de l'Allemagne, elle empieta encore sur celle de l'Italie, qui commença à Trembler en voyant ses Troupes dans Casal les Espagnols qui avoient esté Spectateurs jusques là de tout ce qui se passoit en Allemagne, commencerent, alors à faire grand bruit, d'autant plus que la France avoit assiegé la ville de Luxembourg, soubz pretexte encore de ce droit de dépendance dont j'ay parlé tantost, ils remuoient ciel & terre pour émouvoir les puissances à leur faire rendre justice, mais chacun estoit aussi sourd qu'il eut esté

aux gages de la France, pour conspirer avec elle à tout ce qu'elle faisoit, enfin la maison d'austriche, tant Celle qui est en Espagne que celle qui est en Allemagne, s'évertua d'elle même, & voyant que les François n'avoient pas encore fortifié Casal ny Strasbourg, elle se résolut de faire quelque entreprise sur ces deux places, avant que de nouveaux Travaux & une Garnison plus forte rendissent la chose plus difficile. La France voyant que les troupes de l'Empereur s'approchoient de Strasbourg, & que celles du Milanois prenoient le chemin de Casal, retira les siennes en mesmes temps de devant Luxembourg, & les fit marcher vers la frontiere. Ce mouvement empêcha la maison d'austriche de rien entreprendre, mais la France ne voulut pas avouer pourquoy elle avoit levé le Blocus, au contraire elle publia que ce n'estoit que par Generosité, les

Turcs estant prests de descendre en Hongrie, ou ils n'entrèrent néanmoins que plus d'un an après.

Le Blocus de Luxembourg avoit encore appresté à parler à beaucoup de monde, les honnetes gens d'entre les François comme les autres nations ne pouvoient assez admirer eux mesmes, qu'au milieu d'une profonde paix on fit ainsi tant d'Hostilités. Mais ce qui donnoit lieu aux uns de pleurer s'il faut ainsi dire, faisoit rire les autres, voyant qu'on n'avoit pas le courage des'y opposer. Cependant la France n'avoit pas plustost ce qu'elle demandoit, qu'elle vouloit avoir encore autre chose, & semblable en cela à ces gens qui après avoir longtemps jeusné ne se contentent pas d'un peu de nourriture, de même ne se contentoit elle pas d'avoir ainsi une place ou deux a la fois, il luy falloit tout un monde pour remplir son ambition. Mais cōme elle avoit éprou-

éprouvé dans la dernière guerre, qu'elle en viendrait à bout difficilement par la force, elle resolut d'y employer l'adresse; moyen beaucoup moins dangereux & qui souvent est plus efficace. Or de pretendre que ce fut par la division des Princes d'Allemagne, outre que c'estoit une chose de longue halaine & d'ailleurs sujet à changement, parce qu'on pouvoit bien les tromper mais non pas jusques à souffrir eux mêmes leur dernière Ruine, il n'y avoit rien de seur en cela, chacun estant dans la desffiance. Elle se resolut donc pour abreger tout d'un coup matiere, de faire venir le Turc en Allemagne, esperant que l'Empire se voyant menacé d'un ennemi si redoutable, ne manqueroit jamais de l'appeller à son secours, n'ayant point de forces chez luy pour resister à cette puissance. Guilleragues son Ambassadeur qui avoit eu tant de pourpar-

lers avec le grand Visir touchant l'affaire de Chio ayant receu ses ordres, crut que c'estoit un moyen pour se bien remettre à la porte, qui ne demandoit comme la France qu'à envahir le bien d'autrui.

En effet le grand Visir qui n'avoit point fait encore parler de luy depuis qu'il estoit parvenu à cette charge, & qui estoit bien aise d'en faire parler, en receut la proposition agréablement, d'autant plus qu'il se figuroit la chose aisée de la manière que Guilleragues la luy proposoit, car cet Ambassadeur promettoit que le Roy son Maître feroit diversion du costé du Rhin, dès qu'il seroit entré en Hongrie, & comme le grand Visir connoissoit les forces de la France, il ne doutoit point que l'Empire estant ainsi attaqué de deux costés par deux puissances si considerables, ne vint à succomber en fort peu de temps. Tekely chef des mécontents de Hongrie

grie avec qui la France entretenoit intelligence des le commencement de sa revolte, affuroit le grand Visir de la même chose, parce que la France luy faisoit tenir les mêmes discours qu'elle faisoit tenir au grand Visir, mais elle les jouoit tous deux, & comme qu'elle ambition qu'elle eut, elle tachoit de ne se pas Perdre de réputation chez les Princes voisins, elle ne cherchoit qu'à mettre l'Empire si bas qu'il ne se put jamais relever que par son moien.

Le grand Visir étant si bien animé à cette entreprise, fit faire des préparatifs si épouvantables dans tout l'Empire Ottoman, que non seulement l'Empereur en fut Allarmé, mais même tout l'Italie, qui apprehendoit extrêmement que ce grand orage n'allât fondre sur elle, le Pape excita tous les Princes Chrétiens à donner du secours contre cet ennemi commun
de

de la Chretienté, mais connoissant
assés la Carte de la cour de France,
pour croire qu'il n'y avoit rien à es-
perer de ce costelà, il envoya un
Bref au Roy, par lequel il l'ex-
hortoit qu'encas que ses interets ne
luy permissent pas d'assister l'Em-
pereur, dû moin il n'empécha pas
que les autres Princes ne l'assistas-
sent, & pour donner l'Exemple
aux autres, il sollicita toute la Cour
de Rome à contribuer avec luy à
faire une bonne somme d'argent,
qu'il envoya à l'Empereur des le
moment qu'il ne put plus douter,
que c'estoit contre luy que se fai-
soient des preparatifs si extraordi-
naires.

Cependant la France pour pa-
roistre de bonne foy avec le grand
Wisir, fit avancer ses troupes jus-
ques sur la Frontiere, ce qui n'allar-
ma gueres moins l'Empire que tout
ce qui se préparoit contre luy du
costé du Turc; la diette dont j'ay
par-

parlé cy devant, trouva bon, voyant les Armes de deux si grands Princes si prestes à troubler le repos de toute l'Allemagne, de faire expliquer le Roy sur son dessein, & luy en fit écrire par son Ambassadeur. Mais le Roy qui n'avoit Garde de dire encore ce qu'il pensoit, répondit qu'il n'avoit à rendre Compte à personne de ses actions, mais qu'il luy pouvoit dire cependant, que c'estoit à luy, à luy donner contentement au plustost sur toutes ses prétentions, si non qu'il verroit ce qu'il auroit affaire: en effet non content d'avoir déjà dépouillé tant de Princes de leur liberté, d'avoir envahi Strasbourg & les dix villes libres contre la foy des traités, de retenir les biens des Princes de la petite Pierre & de Waldens sans aucune apparence de justice, & de tant d'autres choses qui seroient trop longues à deduire, il vouloit encore que la diette déclara-

rat que tout ce qu'il avoit fait avoit esté fait selon les regles de l'équité, & que l'Empereur luy mesme souscrivit à cette déclaration, il vouloit establir par le droit des gens ce qu'il n'avoit usurpé que par un droit de Bienfaisance, & qu'un traité couvrit sa mauvaïse foy & son injustice. Quant à moy, je ne blameray point ceux de la diette qui conseilloyent à l'Empereur de s'accorder au temps, de s'accommoder avec la France qui luy pouvoit beaucoup nuire en l'estat qu'estoient les choses, & enfin de ne pas perdre l'Empire par une fermeté hors de saison, parce que je veux croire que tout ce qu'ils en faisoient n'estoit qu'à bon dessein. Mais l'Empereur tout assiégé qu'il estoit des émissaires de la France n'estoit pas encore si dépourveu de bon sens qu'il ne reconnut bien ou tendoit une demarche comme celle là, qui autant qu'elle l'eut décredité dans l'Empire eut accredité le

le Roy de France, qui ne demandoit qu'a y entrer d'abord en Renard, mais qui si seroit après conservé en Lion. En effet il ne vit pas plustost les Turcs en Hongrie, que croyant qu'ils s'estoient désormais trop avancés pour reculer Dorenavant, il se retira de ses Troupes à la Teste desqu'elles il s'estoit mis, soubz prétexte de Reveüe pour donner plus de jalousie.

Cependant il faisoit dire sous main aux Electeurs, dont une bonne partie estoit dans ses interets, qu'ils le devoient appeller au secours de l'Empire qui s'en alloit succombér sous la puissance du Turc, s'il n'estoit soutenu par des forces capables de luy résister, mais d'un autre costé il excitoit le grand Wisir à s'acheminer droit à Vienne sans s'arreter ny à Raab ny à Commore adjoutant que ces Places Tomberoient d'elles mesmes des le moment qu'il se seroit rendu Maistre
de

de l'autre, qui entraîneroit encore après soy le debris de tout l'Empire & la consternation de tous les Electeurs. Quoy que le grand Visir se desfiat de la sincerité de la France, parce qu'il apprenoit tous les jours de ses desseins, il ne laissa pas de croire que ce conseil ne pouvoit pas estre mauvais & resolu de le suivre après avoir fait un degast épouvantable dans la campagne, il fit des détachements sous sa conduite.

Pour bloquer ces deux places de si près, que les Garnisons ne pussent incommoder les convois qui ariveroient à son armée. Il Marcha ensuite du costé du d'anube, car il avoit déjà passé le Raab par l'intelligence des hongrois à qui on en avoit commis la defense, & vint planter son camp devant Vienne au grand étonnement de la Chretien-té & sur tout de l'Empereur, qui fut obligé de se retirer à lints où les jesuites le voulurent suivre, comme
sicc-

fideles compagnons de sa Fortune. Cependant n'ayant pu trouver tous leurs commodités pour partir des le même jours, il y en eut quelques uns que les Peuples immolerent à leur juste ressentiment, comme ils pretendoient suivre leurs compagnons. Il les envoyèrent ainsi tenir compagnie aux trois Barons Hongrois qu'ils avoyent fait mourir, il y avoit déjà quelque temps, par l'avidité qu'ils avoient de leur bien; sur quoy le menu Peuple réjettoit la cause de la guerre, quoy que véritablement elle prit origine d'allieurs, comme je crois l'avoir montré en effet outre tout ce que j'ay déjà dit pour faire voir l'intelligence que le Roy de France avoit avec le Turc, il estoit arrivé une chose qui ne laissoit plus de lieu d'en douter, car on avoit surpris des Letres du Secrétaire d'un de ses ministres, par lesquelles toute cette intrigue estoit de-

decouverté, tellement que l'Empereur l'ayant fait arrester, estoit resolu de le faire punir severement, mais ayant su que la France de son coste avoit fait arrester le Secretaire de l'Ambassadeur du Comte de Mansfeld, & qu'elle menaçoit de faire le même traitement à celuy cy qu'il feroit à celuy là, il n'osa pousser les choses plus Loin, & se contenta de luy faire de grandes menaces pour savoir jusques où alloit l'intelligence.

Aureste soit que la France attendit prendre de grandes résolutions sur ce qui se passeroit au siege, où qu'elle fut bien aise seulement de savoir la premiere de qu'elle maniere il tourneroit, le Marquis de seppeville son envoyé à la Cour de l'Empereur eut ordre, de luy depescher des couriers sur les moindres circonstances, ce qui temoignoit assez néanmoins que c'estoit toute autre chose que la curiosité qui la fai-

faisoit agir. Il luy en vint trois pour une seule semaine, & les Ministres étrangers n'apprenoient rien que par son moien, mais elle envenimoit toujours les choses, car des premiers jours il courut un bruit à Paris que Vienne estoit déjà perdu, ce qu'elle estoit bien aisé d'insinuer sur tout aux Ministres des autres Princes, quelle faisoit sonder cependant sans faire semblant de rien, pour savoir à quoy se determineroient leurs maistres en cas que cette nouvelle là se trouvat veritable.

Je rapporterois bien icy si je voulois quantité d'actions Memorables qui se sont passées à ce siege, & dont j'ay d'aussi bons Memoires que pas un autre, mais comme en Matiere de Guerre je ne me melle jamais de parler que des choses ou j'ay esté présent, je m'en donneray bien dé Garde, me contentant de rapporter icy celles qui touchent à mon sujet, c'est à dire, celles ou
regne

regne la mauvaife foy de la France ,
afin que chacun s'en puiſſe donner
de Garde. Au reſte je vai ſurpren-
dre beaucoup de monde en diſant
icy que ſon deſſein n'eſtoit pas d'a-
bord que les Turcs s'emparaſſent de
Vienne, mais qu'on en croye tout
ce qu'on voudra, cela ne m'empe-
chera pas de continuer de dire la ve-
rité, faiſant profeſſion de la dire
ſur toutes choſes ſans que rien m'en
puiſſe empêcher, & pour prouver
ce que j'avance icy il ny a qu'à
ſavoir les offres qu'elle avoit faites
à l'Empereur & qu'elle luy faiſoit
encore tous les jours, d'envoyer
cinquante mille hommes pour faire
lever le ſiege, les efforts qu'elle
faiſoit auprès des Electeurs pour
porter l'Empereur à accepter ce ſe-
cours les reflections ſecrettes,
qu'elle prioit ceuxcy de vouloir fai-
re ſur l'eſtat auquel ou eſtoit l'Em-
pire, & ſur le beſoin qu'il avoit
d'être aſſiſté non ſeulement
ment

ment mais encore avec promptitude, que les forces de Pologne n'estoient pas encore assemblées & ne s'assembloient pas encore, d'ailleurs que ce n'estoit pas des Troupes telles qu'on pensoit, que c'estoit plustost un arriereban qu'une armée, que les grands du país n'estoient pas tous si contens qu'on disoit de l'Alliance que le Roy de Pologne avoit faite avec l'Empereur, & qu'enfin ils apporteroient tant d'obstacles au secours que l'Empereur en pensoit tirer, qu'on en parleroit bien toujourns mais qu'on ne le verroit jamais venir. Que celuy de France au contraire estant tout prest marcheroit au premier commandement, que les François valloient bien les Pollonois pour un coup de main comme il s'agissoit en cette occasion là, qu'ils avoient d'ailleurs plus d'obeissance & plus d'experience, deux choses si nécessaires pour avoir un heureux succès dans ses entreprises. I Cer-

Certainement toutes ces Raisons estoient spécieuses à qui n'auroit pas esté prévenu de sa mauvaïse foy, mais comme toute la résistance qui se faisoit à Vienne, n'estoit à autre fin, que pour ne pas voir Tomber l'Empire dans la main d'un autre, on crut que toutes ces offres estoient plustost à rejeter qu'à accepter, cependant on pria le Roy de France de vouloir, puisqu'il avoit de si bons desseins éloigner ses Troupes de la Frontiere, dont la jalousie empechoit que quantité de Princes de l'Empire n'envoyassent les leurs au secours de Vienne, mais il repondit que s'ils laissoient perdre l'Empire par leur faute, il vouloit le sauver Malgré eux, qu'il se tiendrait toujours armé & tout prest à les secourir à la première priere qu'ils luy en feroient qu'il leur donnoit parole qu'il n'entreprendroit rien contre l'Empire, que sa parole leur devoit suffire. Mais
quel

quel fonds pouvoit on faire sur une Parole violée tant & tant de fois, comme je crois l'avoir montré, sur une parole dont il y avoit tant d'exemples de sa fragilité, & qui pour s'excuser cherchoit encore des pretextes de rejeter sur les autres, les defauts dont elle estoit toute seule coupable, sur une parole enfin qui ne reconnoissoit point d'autre loy que la force & la violence, qui vouloit que tout passât selon ses volontés, que tout fléchit sous elle, Princes Souverains, & ceux qui ne l'estoient pas, mais qui ne manquoit jamais de pretextes pour faire trouver bon tout ce qu'elle faisoit, pour peu qu'on eut esté d'humeur à se laisser seduire à ses persuasions illusoires.

Ces considerations qui avoyent obligé l'Empereur à refuser un si grand secours, obligerent aussi les autres Princes à croire, qu'il n'estoit pas ny de l'Intérest de l'Empire

ny de leur interest particulier de presser l'Empereur de l'accepter, ainsi chacun estant sur l'Equilibre, le Grand Visir fit un ravage épouvantable dans toute l'Austriche, où il ne trouvoit point de resistance, & quoy que le Roy de France ne fut pas entré en Allemagne comme il le luy avoit promis, il ne laissoit pas de faire une grande diversion, comme je viens de dire, personne n'osant éloigner ses Troupes, de peur que celles de France n'envahissent ce qu'elles trouveroient à leur bienséance. Beaucoup de peuple fut ainsi emmené en Captivité par les infideles, qui devant que d'assiéger Vienne avoient detaché les Tartares pour venir faire des courses jusques aux portes de cette ville, ces Barbares mirent le feu partout où ils passerent, pillerent le chasteau de Luxembourg, & après en avoir emporté tous les meubles qui y estoient, encore ils couperent

perent arbres-des avenues, comme par dépit de n'y avoir pas trouvé toutes les richesses qu'ils avoient esperé, de là ils se retirèrent au gros, laissant dans tous les lieux de leur passage des Marques de leur Barbarie & de leur cruauté.

Ces commencemens du Siege de Vienne assez heureux aux infidèles, car comme tout le monde estoit encore rempli de leurs cruautés, & qu'ils avoient remporté dallieurs quelques avantages sur les Troupes du Duc de Lorraine, General de l'Armée de l'Empereur, dont la pluspart de la Garnison estoit composée, elle sembloient apprehender de se trouver aux mains avec eux, ce qui desespéroit le Comte de Staremberg qui en estoit Gouverneur, lequel avoit resolu de conserver la ville à l'Empereur, où du moins de se faire Tuër sur la Breche, mais ayant trouvé moien de luy

ôter toute sorte de crainte; plus par son exemple néanmoins que par tout ce qu'il luy put dire, les choses changerent bientôt de face, & autant que les Imperiaux apprehendoient les Turcs auparavant, autant les Turcs commencerent ils à apprehender les Imperiaux, qui avoyent toujours quelque avantage dans chaque sortie. Le grand Visir ne se rebutoit pas cependant, mais trouvoit estrange que la France après luy avoir promis de faire une puissante diversion, se contentat de le regarder faire sans luy tenir parole. Il s'en plaignit à tekely avec qui il avoit communication par Lettres, & Tekeli à Boham qui estoit le Correspondant de la France auprès de luy. Boham ne Manqua pas de son costé d'en faire ses plaintes à Mr. de Seppeville, & luy manda que le grand Visir incertain du succès du Siege pourroit bien s'accommoder avec les

Impe-

Imperiaux, que c'estoit à luy qui prévoyoit le préjudice qu'un pareil traité apporteroit à la Couronne, à y apporter le remede qu'il jugeroit à propos, mais que pour luy il ne croyoit pas qu'il y eut autre chose à faire que de tenir sa parole, ou en ne le faisant pas, se résoudre à se broüiller avec le grand visir.

La France ayant su ces choses par un courrier que luy dépecha le Marquis de Seppeville, & qui arriva à Fontainebleau le Dimanche vingt neuvième d'aoust, elle se trouva fort Embarrassée comment accorder sa Politique avec une demande si pressante, elle avoit donné sa parole il n'y avoit que peu de jours, de ne point attaquer l'Empire, & considerant que si elle venoit à y manquer si tost sans sujet & mesme sans aucun prétexte, c'estoit n'en seulement s'attirer le blame de toute l'Europe, mais éloigner encore pour jamais la confiance des

Electeurs qu'elle menageoit avec beaucoup de soins, elle prit un parti qui luy sembla capable de contenter les uns & les autres, c'est à dire de ne pas attaquer l'Empire directement, de peur de perdre sa reputation auprès des Electeurs. Mais de porter ses Armes en Flandres, ce qui devoit satisfaire en quelque façon le grand Visir, parceque cette guerre avoit un enchainement si grand avec toutes les puissances voisines, qu'elle devoit bien tost achever de mettre en feu une bonne partie de l'Europe.

Cependant il luy arriva ce qui arrive Ordinairement à ceux qui veulent plaire à deux personnes tout à la fois, c'est à dire qu'elle ne plut ny au grand Visir, ny aux Electeurs, car ceux cy à qui le Roy avoit taché de persuader aussi bien qu'à toute l'Europe, que la levée du Blocus de Luxembourg, dont j'ay

j'ay parlé tantost, avoit esté à cause de la descente des Turcs en Hongrie, trouvoient estrange que cette raison qui estoit alors si éloignée du peril ne subsistat plus maintenant que le peril estoit si proche. Le Grand Visir de son costé n'approuvoit pas que toutes ces grandes promesses se fussent abbouties à faire le degast chez de Peuples Aliés à la verité de l'Empire, mais si éloignés de l'Empire, au centre duquel il eut souhaité que toutes ces hostilités se fussent faites; mais la France qui se soucioit fort peu des fins des uns & des autres, pourveu qu'elle put arriver aux siennes, leur laissoit dire tout ce qu'ils vouloient, se flattant qu'à l'égard des Turcs, c'estoit assés satisfaire à l'engagement qu'elle avoit avec eux, en ce qu'elle attaquoit la Flandres qui fait partie de la basse Allemagne, & pour ce qui est des Electeurs, qu'ils avoient tort de se plain-

dre, parce qu'elle s'estoit contenüe dans ses promesses qui n'alloient qu'à ne point attaquer l'Empereur & les Princes de l'Empire, elle croyoit d'ailleurs que cette demarche épouvantant l'Espagne & ses Aliés, eu égard à la conjoncture presente, ils conspireroient tous à lui faire doner, le plus diligemment qu'il seroit possible, la ville de Luxembourg de peur qu'elle ne fit de plus grandes conquestes, dont ils avoient apprehension, en l'estat qu'estoient les choses, & les armes de la plupart des Princes voisins, estant occupées comme elles l'estoient, soit pour combattre le Turc, soit pour l'observer seulement.

Cependant les Holandois ayant un grand interest à ne pas souffrir, que cette Couronne fit ainsi tous les jours de nouvelles entreprises sur la Flandres, dont la perte entraisoit celle de leurs Provinces,

s'af-

s'assemblèrent entr'eux pour voir quel remede ils y devoient apporter, à quoy ils estoient excitez dail-
lieurs tous les jours par M^r. de Fuen-Major Envoyé d'Espagne, qui leur parloit tellement à decou-
vert de l'impuissance où estoit le Roy son Maistre, de defendre ce pais, qu'il leur avoüa ingenuement, qu'il ne se pouvoit plus conserver sans leur secours. Beaucoup d'entre les Holandois concluoient dabort à la guerre, & c'estoit là sans doute les plus éclairés, mais d'autres ama-
teurs du repos, & d'allieurs plus attachés au Commerce, s'estant servis du pretexte des conjonctures presentes, pour faire apprehender de rompre la paix avec une Couronne si puissante, dirent que leur sentiment estoit de porter les choses à l'accommodement. Cette difference d'avis fit traifner la résolution dix ou douze jours, pendant les-
quels on tachoit toujors à dessil-

ler les yeux à ceux qui estoient aveugles , esperant d'allieurs que Vienne seroit secourüe , ce qui auroit peuteestre entraïné les esprits à faire ce qui estoit convenable à la gloire & aux interest de l'Etat , mais comme cette nouvelle ne venoit point , & qu'au contraire on avoit avis de jour en jour que le grand Visir s'obstinoit au siege , faisoit fortifier merveilleusement son camp , & se préparoit enfin à combattre le secours s'il se présentoit , les Etats n'attendirent pas ce temps là pour se resoudre , & les bien intentionnés ayant fait prédre a la fin aux autres des résolutions dignes de leur courage , on delibera de secourir la pauvre Flandre affligée , de luy envoyer huit mille hommes pour jetter dans ses places , & d'en faire marcher plus grande quantité , si la nécessité le requeroit.

Cette resolution prise , on envoya

voya ordre aux Officiers de laisser leurs garnisons, & de marcher sur la Frontière, & les Troupes qui devoient passer en Flandres y passèrent, & les autres entrèrent dans les places du Brabant Hollandois, comme plus exposées aux entreprises de la France que l'on ne savoit encore, si l'on devoit traiter d'amie ou d'ennemie, car elle faisoit dire tous les jours aux Etats par son Ambassadeur, que son dessein n'estoit pas de rompre avec personne, mais de se faire faire justice de la Comté d'Allost, qu'elle prétendoit estre des dependances de ce qui luy avoit esté cédé par le Traité de Nimegue. Cependant on attendoit toujours avec impatiance le succes du secours qui se préparoit pour Vienne, & la France l'attendoit elle mesme pour prendre aparamment ses résolutions sur ce qui en ariveroit, mais enfin on fût après avoir bien attendu, que ce succès estoit tout aussi

glorieux que les Chrétiens le pouvoient desirer, l'Infanterie du grand Visir ayant este deffaite à plate couture, la Cavallerie bien endommagée, tout son Canon & tout son Bagage perdu, enfin la place secourue, avec mille autres circonstances remarquables, mais qui seroient trop longues à deduire.

Cette grande nouvelle qui fut confirmée par un Courrier, que le Prince de Waldek dépecha exprés à M^r. le Prince d'Orange, jetta d'abord les Officiers de guerre, qui ne demandoient que matiere d'employer leur valeur, dans des élancements de joye inconcevables, chacun se figuroit déjà toute l'Europe réunie contre la France, on se representoit avec plaisir tant d'outrages vengés, tant d'entreprises heureusement exécutées, tant de Princes malheureux rétablis dans leurs états, & enfin chacun en particulier se bâtissoit une fortune selon la gran-

grandeur de son courage. Quand tout à coup on tomba d'une grande esperance dans une juste apprehension, que ce grand succès ameneroit plustost la paix que la guerre, ceux qui estoient de ce sentiment disoient pour leurs raisons, que la paix n'estant pas encore faite avec le Turc, on n'auroit garde de refuser de traiter, si la France se départoit de ses pretentions, ce qu'on devoit présumer dans la crainte qu'elle devoit avoir, que cette paix se faisant toute l'Europe ne luy tombat sur les bras, qu'une marque qu'elle s'estoit touûjours voulu réserver cette porte de derriere, c'est qu'elle n'avoit encore rien entrepris, quoy qu'il y eut bientost un mois qu'elle fut entrée en Flandres, que les Hollandois, qui estoient comme l'âme de tout le parti, ne vouloient point de guerre, à moins que d'y estre obligés de nécessité indispensable, & qu'ils ne verroient pas

pas plustost l'occasion de pouvoir demeurer en repos, qu'ils l'embraseroient avec plaisir. Que les autres ne pouvoient rien sans eux, & qu'en un mot l'interest commun de la Chrétienté mis a part, il eust esté plus avantageux pour eux que Vienne eust esté pris que d'avoir esté secouru.

Ces raisons estoient fortes à la verité, mais il y en avoit d'autres qui leur estoient opposées & qui n'estoient pas moins fortes. Car on répondoit à cela, que quoy que la paix ne fut pas encore faite avec le Turc, il y avoit tout lieu de croire néanmoins qu'elle se feroit incessamment, la Politique des Turcs estant de traiter dès le moment qu'ils estoient une fois battus. Que si les François n'avoient encore rien entrepris, ce n'estoit pas tant pour attendre ce qui arriveroit de Vienne, que pour laisser quelque impression de leur moderation, pretendait par là

là que Vienne venant à estre pris, l'Empire dont ils pretendoient se rendre Maistres les appeleroit à son secours, ce qui leur faciliteroit le moien de parvenir à leurs desseins, que maintenant qu'ils estoient déchus de ces pretentions, il ne leur restoit plus que de faire valoir leur droit par les Armes, à quoy ils estoient trop glorieux pour y manquer. Que les Hollandois du courage de qui on sembloit vouloir entrer en deffiance, avoient lieu de se plaindre de ce qu'après avoir embrassé tout seuls comme ils avoient fait, la deffense de la Flandres, on voulut croire qu'ils seroient si peu Politiques que de ne se pas servir de l'occasion qui leur estoit si favorable, de faire rendre gorge à une Couronne dont ils devoient tant apprehender le voisinage, qu'enfin ils estoient trop sages & trop éclairés pour ne pas voir, que quand bien mesme la France se porteroit à quel-

quelque paix, ce ne seroit toujours qu'une paix plastrée, comme avoient esté celles qu'elle avoit faite depuis quinze, ou vingt-ans.

Au reste il s'agit d'examiner icy qui sembloit avoir raison des uns ou des autres, mais il me semble qu'il n'est pas bien difficile de conclurre, que c'estoit ceux cy car quoy qu'il n'y ait rien a adjôûter à leurs raison, je diray cependant, que les Espagnols, qui eussent esté faciles sur les cōditions de la paix, en cas que Vienne eut esté pris, se roidiront maintenant qu'ils esperent pouvoir estre soutenus de l'Allemagne, laquelle de son costé sera bien aise après avoir fait la paix avec le Turc, de s'affranchir de la domination Francoise, quoy qu'il en soit, la victoire que viennent de remporter les Chrestiens, ne sauroit produire que de bons effets; car que nous ayons la paix ou la guerre, nous devons
es-

esperer que nous en sortirons heureusement, & que d'un costé ou d'autre en trouvera lieu de mortifier une Couronne, qui commence un peu trop à se méconnoître.

F I N.



of the ...
...
...
...
...

R. F. G.



...











